4e Année Nº 150 Le Nº 0$50 Jeudi 15 Juillet 1943

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



CHAPA. — Jeune fille Miao.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



TR. TANLOC

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

4e Année - N° 150 — HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ — 15 juillet 1943

Direction : ASSOCIATION ALEXANDRE DE RHODES
DIRECTION-ADMINISTRATION : 6, boulevard Pierre-Pasquier — Hanoi — Téléphone 628
Toute la correspondance, les mandats doivent être adressés à la Revue *Indochine*, 6, avenue P.-Pasquier, Hanoi

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 18 $ 00 — Six mois 10 $ 00 — Le numéro 0 $ 50
ETRANGER ..... Un an 27 $ 00 — Six mois 15 $ 00 — Le numéro 0 $ 70

SOMMAIRE

	Pages
Sous le signe de la Révolution Nationale. — Le nouveau Conseil Fédéral de l'Indochine	1
De Nha-trang à Tourane par les pays moïs (suite), par le docteur A. YERSIN	4
Trois voiliers peu connus des côtes d'Indochine (suite), par PIÉTRI	9
Les stations d'altitude de l'Indochine. — Chapa	I et II
Chapa, par Marguerite TRIAIRE	III et IV
Une ascension record du Fan-Si-Pan	V et VI
L'Art Indochinois. — L'Exposition du « FAR-TA » à Hanoi	VII et VIII
Au Cambodge — L'inauguration de la Pagode de Troeung, par M. ALLOUARD	11
L'Indochine et les produits de substitution. Où en sommes-nous ?, par X.	14
La Semaine dans le Monde	16
Revue de la Presse Indochinoise	17
La Vie Indochinoise	17
Courrier de nos lecteurs	18
Mots croisés n° 120	19
Solution des mots croisés n° 119	19

SOUS LE SIGNE DE LA RÉVOLUTION NATIONALE

LE NOUVEAU CONSEIL FÉDÉRAL DE L'INDOCHINE

LA structure politique de l'Indochine nouvelle prend forme : la création du nouveau Conseil Fédéral de l'Indochine, que l'*O. F. I.* nous annonçait récemment, marque une étape nouvelle dans la voie tracée par la Révolution Nationale pour doter la Fédération d'une institution représentative efficace.

Conçu sur le mode corporatif, se rapprochant du Conseil National métropolitain, ce nouveau Conseil répond aux aspirations des élites indochinoises qui avaient explicitement souhaité cette réforme au cours de la session du Conseil Fédéral de juillet 1942. Il répond également aux aspirations de la population française qui désirait voir assurer auprès du Gouvernement général une représentation complète des forces vives du pays.

Ce nouveau Conseil tend en effet à combler la lacune qui résultait de la mise en veilleuse en novembre 1940 du système re-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

présentatif tel qu'il existait sous la forme du Grand Conseil des Intérêts Economiques et Financiers.

Il tend en outre à élargir les attributions et le cadre du premier Conseil Fédéral créé en 1941. Celui-ci purement indochinois, ne représentait pas complètement les différentes activités sociales du pays. Né sous l'empire de circonstances qui exigeaient de maintenir un contact réel entre le Gouvernement et la population indochinoise après la disparition des assemblées élues, il ne pouvait offrir en raison de la rapidité de sa constitution qu'une solution partielle. Les conseillers eurent aussitôt conscience de la nécessité d'élargir leur compagnie et proposèrent eux-mêmes d'étendre son cadre aux éléments français et de créer une assemblée mixte représentative de la diversité des intérêts et besoins indochinois, tant français qu'autochtones.

Les caractères de ce Conseil sont, bien entendu, étroitement inspirés de la doctrine de la Révolution Nationale :

C'est un corps mixte : il comprend vingt-trois conseillers français et trente indochinois :

	Français	Indochinois
Cochinchine	8	8
Annam	4	4
Tonkin	7	9
Cambodge	3	4
Laos	1	2

Le Gouvernement général a ainsi traduit, dans le domaine des réalités, son souci de donner à la représentation des élites autochtones, l'importance qui devait lui revenir. Il est bon d'insister sur cette innovation qui atteste le changement d'esprit présidant à l'élaboration de ce nouveau texte. Le Conseil doit par sa composition donner une physionomie aussi fidèle que possible des principales activités du pays. Au lieu de faire représenter les diverses catégories de la population par des personnalités souvent étrangères à ces collectivités, il sera fait appel à leurs membres mêmes. Il en résultera en premier lieu un accroissement de la compétence des représentants, compétence que les systèmes d'inspiration démocratiques négligeaient trop souvent.

En outre, il s'agit, sur le plan des réalités concrètes, d'assurer aux intérêts et aux besoins multiples de l'activité économique et sociale de la Fédération, quels qu'ils soient, une représentation complète en rapport avec l'importance sociale de chacun. Ce système suppose une classification des activités et la représentation effective de celles-ci sans souci de dosages politiques : le Gouvernement, en définitive, arbitre responsable des intérêts en présenc,e, et juge de l'intérêt général ne peut que partir de la réalité et de l'existence des activités à représenter pour déterminer la composition numérique du Conseil.

Aussi bien son recrutement est-il conçu sur le mode quasi corporatif. Ce ne sont pas des volontés ou des opinions abstraites qui seront représentées mais des intérêts. C'est donc tout naturellement aux groupements professionnels, qui préfigurent l'organisation corporative dans ce pays, auxquels il doit être fait appel pour présenter des listes de personnalités qualifiées. Les candidats seront donc présentés par leurs pairs et c'est parmi eux que le Gouverneur Général fera son choix. Les conseillers seront nommés pour deux ans. Ils représenteront l'agriculture, le commerce, l'industrie et dans chacune de ces branches les petites, les moyennes et les grosses entreprises auront leurs porte-parole. Les professions libérales seront aussi représentées ainsi que les organismes de caractère culturel et social.

Conformément aux principes de l'Etat Français nouveau, le Conseil Fédéral, comme le Conseil National, n'aura que des attributions consultatives. Il éclairera le Gouvernement sur les besoins de ses mandants et s'efforcera de créer un circuit de confiance et d'information entre les activités de la Fédération et les grands services chargés de les contrôler et de les sauvegarder, au mieux des intérêts de la collectivité indochinoise.

Néanmoins, le Conseil sera obligatoirement consulté sur certaines matières, notamment sur les projets du Budget général et annexes.

Enfin ce Conseil travaillera autant que possible en commissions dans le but de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

s'appuyer essentiellement sur la compétence. On abandonnera le mode de travail parlementaire en séance. Le législateur a tenu compte, là encore, de cette vérité dégagée par tous les théoriciens de la science politique : le véritable mode de travail en commun est celui qui consiste à grouper dix à quinze personnalités au maximum et de leur soumettre des sujets concrets et bien délimités. Toutefois les réunions en séances plénières, notamment dans certains cas urgents ou solennels sont également prévues.

En principe le Conseil Fédéral aura une session annuelle, mais pourra être consulté à toute époque par l'intermédiaire de ses commissions ce qui assurera la permanence de la représentation auprès du Gouvernement et des contacts de celui-ci avec les intérêts en cause.

Tels sont les caractéristiques du nouveau Conseil Fédéral. Les idées qui ont présidé à son organisation procèdent du désir du pouvoir responsable d'être exactement éclairé et de réaliser avec les éléments de l'élite de la population une collaboration féconde. Il répond, *mutatis mutandis*, à ces paroles si justes et si élevées du Maréchal :

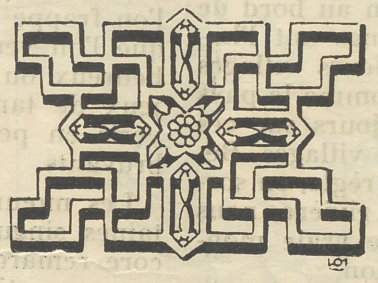
« Ce que je désire, c'est assurer une représentation réelle des forces vives du pays. Les Assemblées nationales, régionales, départementales, municipales ne représenteront pas une poussière d'individus, mais la nation avec ses cadres traditionnels. Elles en seront une représentation aussi exacte que possible.

» Je voudrais qu'on y trouvât l'écho, le reflet de la vie, de l'atelier de l'artisan, de la boutique du commerçant, de l'usine de l'ouvrier et surtout du champ où le patient cultivateur sème le blé, taille la vigne, récolte la moisson.

» Les conseils ne seront plus des arènes où l'on se bat pour le pouvoir, où naissent les intrigues et les combinaisons intéressées.

» Leur mission sera de donner des conseils éclairés au chef responsable qui commande. »

INDOCHINE.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De Nhatrang à Tourane

par les pays moïs

par le Docteur A. YERSIN

III. — De la Mission catholique chez les Bahnars à Tourane (1)

J'ai passé douze jours à la Mission, presque tout ce temps avec le Père Guerlach. J'ai eu la chance, pendant mon séjour, de pouvoir faire avec lui une excursion de cinq jours chez les Moïs Sedangs, qui sont les voisins des Bahnars. Nous avions pour but d'aller visiter un chef important avec lequel le Père Guerlach avait fait l'échange du sang (serment de grande amitié), l'année précédente.

Le village de Besok, but de notre expédition, est situé à deux ou trois journées de marche au nord de la Mission. La région est très accidentée : on ne fait que monter et descendre. Dans une vallée étroite coule le Bla, une des branches origines du Sé-Sane. Le Bla lui-même est formé par la réunion du Da-Koé et d'une autre rivière dont j'oublie le nom. Besok est situé dans la vallée du Da-Koé, mais non au bord de la rivière, car les Moïs Sedangs ont l'habitude de percher toujours leurs villages aussi haut que possible ; or, comme le pays est hérissé de pics, c'est toujours sur ces pics qu'il faudra chercher les villages. Besok ne fait pas exception à la règle, en sorte qu'après avoir traversé la rivière, nous avons encore à escalader une vraie montagne pour arriver à destination.

Besok, comme tous les villages Sedangs, est entouré de plusieurs enceintes concentriques, hérissées de pointes de bambous. Les portes donnant accès dans le village sont étroites et recouvertes d'un toit si bas qu'il faut se baisser et se faufiler pour pouvoir passer. Les huttes sont semblables à toutes les huttes Moïs ; la maison commune a un toit gigantesque : c'est là que nous nous établissons.

Les Sedangs sont une des tribus les plus belliqueuses des Moïs ; les armes qu'ils préfèrent sont la lance et le sabre à long manche ; les boucliers ont une forme toute particulière : ovale et lancéolée aux deux bouts, ils sont recouverts en poil de chèvre, ce qui leur donne un aspect très original.

Les guerriers sont en général des hommes musclés ; les traits du visage sont un peu durs ; l'expression est fière et orgueilleuse ; les cheveux sont toujours ramenés sur le front, tandis que le chignon est maintenu en arrière par une sorte de peigne en corne de buffle orné de bandes d'étain. Comme tous les sauvages, les Sedangs font grand cas des étoffes rouges, des perles de verre, du fil de cuivre, dont ils se font des ornements.

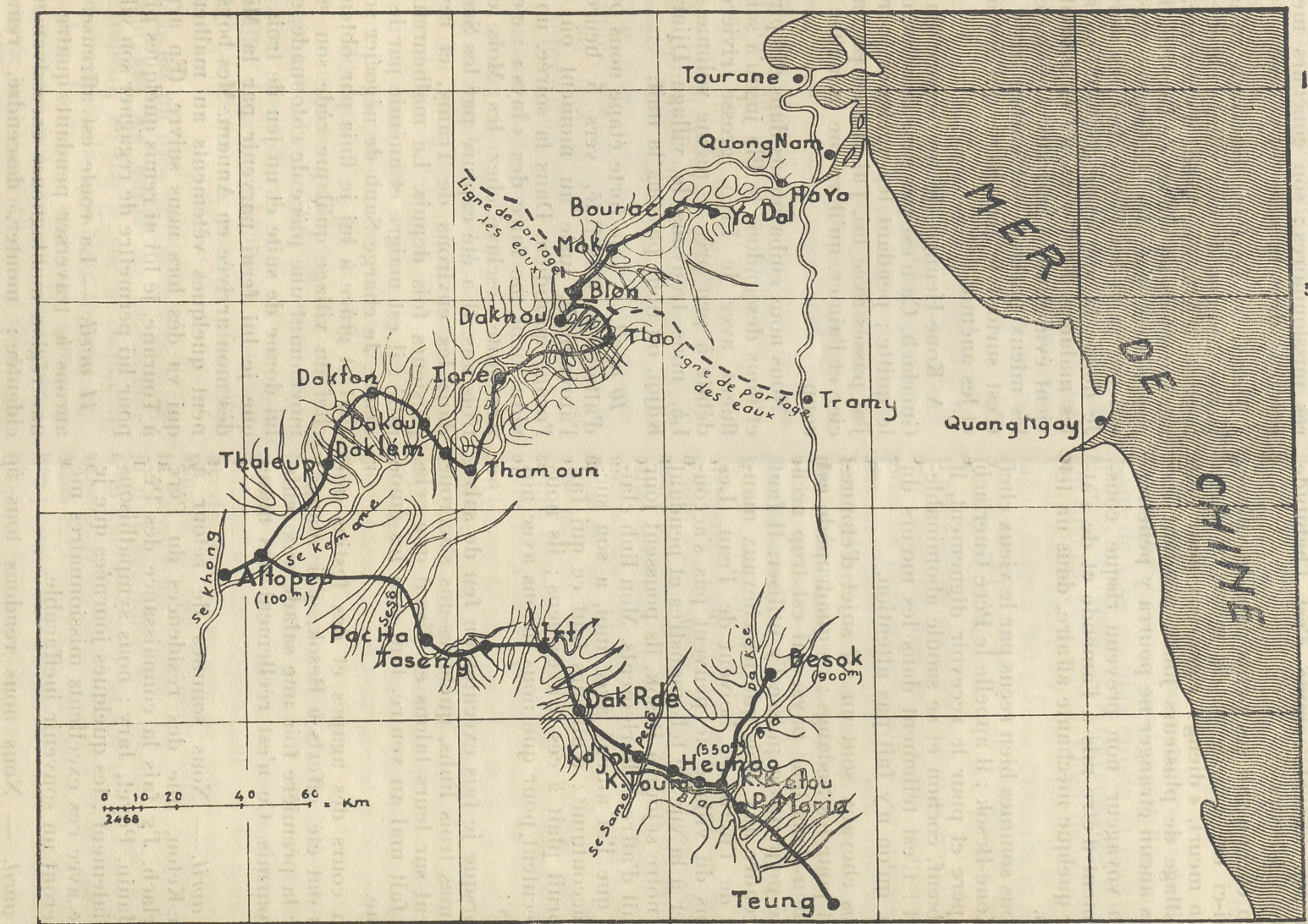
Chaque individu un peu riche a son orchestre de gongs : quatre gongs de dimensions différentes que l'on a accordés de façon à former un carillon de gongs, et que l'on frappe suivant certains rythmes, selon que l'on veut célébrer quelque événement heureux ou malheureux. Il y a aussi des jeux de tam-tams, vrais tambours recouverts en peau de buffle, et qui sont fort bruyants.

Les mœurs des Sedangs présentent certaines singularités que je n'avais pas encore remarquées chez les Moïs du Sud. Il y a en particulier un mot dans leur langue qui joue un grand rôle chez eux : c'est le mot « dieng » qui correspond au mot « tabou » des Polynésiens et qui pourrait se traduire ainsi : « Cet objet est sacré, n'y touchez pas » ! Ce mot « dieng » revient à tout propos : un objet, un animal, un homme peut-être « dieng » pour mille causes et pour un temps plus ou moins long. Pour ne citer que quelques exemples : la fontaine du village est toujours « dieng » ; interdiction aux étrangers d'aller y boire

(1) Voir nos numéros 137 et 146.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

De la Mission à Attopeu et d'Attopeu à Tourane



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ou de s'y laver. Les marmites, les armes des habitants sont « dieng » ; si un étranger y touche, on lui fera payer la valeur de l'objet qui sera ensuite détruit. Le dessous des maisons est « dieng » : il est interdit à l'étranger d'aller s'y promener ou d'y attacher son cheval, comme c'est l'habitude partout ailleurs.

Un cochon fait ses petits dans le village, celui-ci est « dieng » ; de même si quelqu'un meurt, « dieng » rigoureux pour tout le village de plusieurs jours, pendant lesquels aucun étranger ne pourra y pénétrer.

Un voyageur non prévenu risque constamment d'être mis à l'amende et de s'attirer quelque méchante affaire, dans un tel pays.

Nous sommes bien reçus par le vieux chef de Kone-Besok ; il appelle le Père Guerlach son père et pour le recevoir dignement, il tue bœuf, cochon et se saoûle abominablement ! C'est tellement dans les mœurs du pays, qu'on n'y fait pas attention.

Nos chevaux sont un vif sujet d'étonnement pour les Sedangs ; ce quadrupède est inconnu dans leur pays, qui est trop accidenté pour qu'on puisse l'y utiliser. Il faut apprendre aux Moïs que les chevaux mangent de l'herbe et boivent de l'eau. Les chiens du village ne peuvent pas s'accoutumer à la vue de tels monstres et pendant tout notre séjour à Besok, ils poussent jour et nuit d'affreux hurlements. Mon linh clairon, que j'ai amené avec moi, a son succès accoutumé ; d'ailleurs tout ce qui fait du bruit plaît à ces braves gens ; ils nous persécutent pour que nous tirions avec nos fusils :

Lorsque je fais exécuter un feu de salve par mes trois linhs, quelques-uns s'accroupissent sur leurs talons en disant que cela leur fait mal au ventre, tant cela les émotionne.

Au cours des agapes et des festins qui nous ont été offerts à Besok, j'ai mangé, pour la première fois une salade aux œufs de fourmis. Ce n'est réellement pas mauvais.

5 avril. — Nous sommes de retour à Kone-Ketou, une des résidences du Père Guerlach. J'y fais la connaissance des Pères Janin, Poyet, Jary ; nous sympathisons cordialement ; les quelques journées que je passe avec ces excellents missionnaires me laisseront un souvenir ineffaçable.

8 avril. — Nous nous rendons tous à Kone-Toum, où réside le Père Provicaire de la mission. Je passe là une dernière bonne journée, car demain je dois partir pour Attopeu. Grâce au Père Guerlach et au Père Provicaire, j'obtiens d'avoir comme giude et comme « doï » (chef d'escorte), l'Annamite Sanh, un collaborateur des Pères missionnaires ; son concours me sera précieux dans la suite du voyage.

9 avril. — Le Père Guerlach m'accompagne jusqu'au dernier village chrétien, sur la route d'Attopeu. Avant d'y arriver, nous nous arrêtons au village de Reu-Haï, habité uniquement par des Annamites chrétiens qui ont suivi les Pères chez les sauvages. Je donne là une vaste consultation à tous les malades. Et il y en a ! Le climat convient évidemment mal aux Annamites, car les mieux portants ont encore triste mine. C'est surtout le paludisme qui les affecte et les anémie.

A Kone-Heungo, je me sépare du Père Guerlach. Ce n'est pas sans émotion que je le quitte ; pendant les quelques jours que j'ai passés avec lui, j'ai si bien pu l'apprécier et l'aimer, qu'il va me manquer beaucoup.

Nous nous embarquons dans des pirogues et nous descendons le Bla jusqu'à son confluent avec le Pecô, grosse rivière qui débite à peu près le même volume d'eau. Là, nous trouvons le village Djiaraï de Kdjoï, où nous passons la nuit.

10 avril. — Une forte étape nous permet d'atteindre Dak-Rdé, vers 5 heures de l'après-midi, juste au moment où éclate l'orage quotidien. Dans la soirée, un individu vient me faire des « lays » : c'est un Annamite, esclave chez les Moïs depuis trois ans. Il a été capturé par les Sedangs, dans les environs de Tramy, et revendu plusieurs fois depuis. Le malheureux fait pitié : il est maigre et anémié par le paludisme. Je charge Sanh de négocier son rachat et grâce à lui je finis par obtenir du chef du village qu'il me cède son esclave moyennant une pièce de cotonnade, que je lui donne de suite et un jeu de trois gongs que je lui ferai parvenir par la Mission, dès mon arrivée en Annam. Mes boys donnent quelques vêtements au malheureux, qui va dès lors nous suivre. (En arrivant à Tourane, je lui ai remis quelques piastres pour lui permettre de regagner son village.)

11 avril. — La route est affreuse. Nous aurons à traverser pendant quatre jours une région montagneuse excessivement accidentée : monter, descendre, remonter, redescendre, cela devient fastidieux. Le

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

pays est boisé, le sentier est à peine frayé ; il faut marcher courbé pour passer sous les touffes de bambous ; les petites sangsues des bois pullulent. Malgré la quinine préventive, j'ai chez mes Annamites plusieurs accès de paludisme que j'ai peine à couper. Nous faisons naturellement tous la route à pied, les chevaux ne sauraient passer dans cette brousse dense. L'altitude varie entre 600 et 900 mètres.

Nous traversons les villages de Keujong, Irt, Tasseng, qui marquent chacun une journée de marche et enfin nous arrivons à Pac-Ha, le dernier village moï avant Attopeu. Je remarque à Pac-Ha, une race de chiens bizarre : ces animaux ont le poil excessivement ras, comme les chiens japonais ; nulle part ailleurs, je n'en ai vus de semblables.

15 avril. — Nous avons la perspective de trois journées de marche dans le désert avant d'arriver à Attopeu. La première journée n'est pas trop pénible : on côtoie presque constamment une jolie rivière, le Nam-Lae, et on va camper non loin de son confluent dans le Sê-Sô, gros affluent du Sé-Same. Pendant la nuit, les linhs et mes boys font une pêche miraculeuse aux flambeaux.

Le deuxième jour, il faut d'abord franchir une montagne, puis on chemine dans une maigre forêt clairière, complètement dépourvue d'eau. On n'y rencontre aucun être animé ; pas un oiseau ne chante ; le silence est impressionnant. Le soir, on campe auprès d'un tout petit ruisseau.

La troisième et dernière journée n'est en somme qu'une demi-journée de marche. A 11 heures, nous arrivons au bord du Sé-Kemane, que nous longeons pendant quelques kilomètres. Voici déjà les maigres rizières d'Attopeu ; des maisons laotiennes ne tardent pas à paraître au milieu des cocotiers et des bananiers, au bord de la rivière. Nous n'avons qu'à traverser celle-ci pour arriver à la résidence. M. Rülle l'administrateur vient d'arriver. Il est en train de s'installer dans une paillote en attendant qu'on lui construise une maison plus convenable.

Attopeu est un gros village laotien situé en partie sur les bords du Se-Kemane (vieil Attopeu), en partie sur le confluent du Se-Kemane et du Se-Khong (nouvel Attopeu). Les habitants cultivent quelques maigres rizières qui seraient insuffisantes à les nourrir tant le sol du désert est aride, s'ils ne se livraient pas au commerce. Les échanges se font surtout avec les Moïs, qui descendent en grand nombre des montagnes pour venir au marché. Par la rivière, Attopeu a des communications fréquentes et faciles avec Strung-Treng et le Siam.

19 avril. — Je quitte Attopeu. Pendant toute la journée, nous cheminons dans le désert (direction nord-est), pour aller coucher le soir au pied des premières montagnes, sur le bord d'un ruisseau.

20 avril. — Nous nous engageons dans les montagnes en remontant une vallée qui devient de plus en plus étroite et encaissée. Il faut traverser et retraverser le torrent qui sillonne cette vallée. Enfin, dans l'après-midi, nous escaladons franchement la montagne, jusqu'à 900 mètres d'altitude et nous finissons par atteindre le village de Thak-Leung, où nous restons pour la nuit.

Ici, comme chez les Sedangs, les villages sont tous perchés au sommet des montagnes. Le pays est excessivement accidenté : les montagnes succèdent aux montagnes entre Attopeu et Tourane. Rien qui ressemble à un plateau. La vallée du Se-Kemane et les vallons où coulent ses nombreux affluents sont si étroits, si encaissés, qu'on n'y trouve aucun village.

Chaque jour, il faut passer d'une vallée à une autre vallée, d'une montagne à une autre montagne. Les vallées sont à une altitude moyenne de 300 à 500 mètres. Les montagnes s'élèvent de 900 à 1.300 mètres. Rien de fatigant comme une telle marche qui est, de plus, compliquée par un temps détestable. Il pleut tous les jours et entre les averses, il fait chaud et humide.

Ajoutez à cela que les Moïs de ce pays sont en guerre perpétuelle entre eux. Outre les fortifications des villages, tous les sentiers sont implantés de lancettes en bambou ; chaque jour, j'ai quelque nouveau blessé à soigner parmi mon personnel.

Le recrutement des coolies dans les villages devient de plus en plus difficile, à mesure que nous nous éloignons d'Attopeu.

Il ne me faut cependant qu'une quinzaine de porteurs, que je paye largement. Bientôt, je suis presque obligé d'employer la force pour ne pas rester en détresse. Si je n'ai pas assez de coolies, ce qui arrive trop souvent, les linhs entrent dans les maisons pour en recruter ; plus d'une fois, les Moïs reçoivent à coups de lance et de sabre ; mais heureusement que jamais je n'ai eu de blessures graves à déplorer, ni chez mes gens, ni chez les sauvages.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Le sable de toutes les rivières de cette région contient de l'or ; les Moïs le recueillent et le vendent aux Laotiens qui viennent commercer chez eux.

Au village de Dakouh ; j'en achète quelques grammes, comme échantillon. Le prix courant est pour un gramme d'or à peu près deux brasses de cotonnade, ou bien quatre mètres de fil de cuivre d'un diamètre de trois millimètres, ou bien quatre tasses de sel. C'est cher, étant donné la difficulté des transports dans ce pays.

Bientôt les populations deviennent plus franchement hostiles. Je traverse des villages qui ne craignent pas les Annamites et qui, à l'occasion, n'hésiteraient pas à s'emparer d'eux pour en faire des esclaves. J'ai heureusement assez de monde avec moi pour en imposer aux sauvages.

Plus d'une fois, j'arrive devant un village barricadé, qui refuse de me recevoir. Comme à toute force, il me faut trouver de nouveaux coolies, je fais ouvrir la porte par mes linhs et nous entrons paisiblement ; les habitants sont si stupéfaits d'une telle audace, qu'ils me laissent m'établir dans une case sans plus protester.

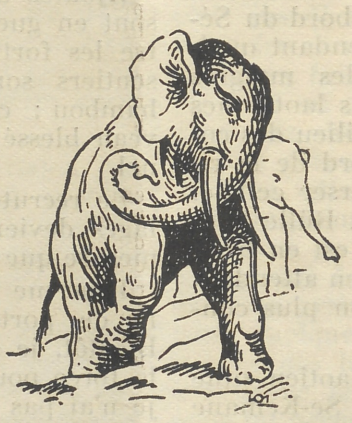
A Blon, je trouve tous les guerriers en armes devant le village, et la route hérissée de lancettes fraîchement plantées. En nous voyant arriver, ils poussent des cris féroces en agitant leurs lances et leurs boucliers. Les linhs sont déjà prêts à l'attaque. Je les calme et envoie parlementer un de mes porteurs. Bientôt tout s'arrange et on nous laisse entrer. Si, perdant patience, nous avions attaqué, les Moïs se seraient enfuis, nous serions restés maîtres du village, mais fort embarrassés d'aller plus loin ; car le pays est si accidenté, si boisé, et les sentiers sont si mauvais que sans guides et sans porteurs Moïs, il est impossible d'y voyager.

Enfin, nous arrivons à la ligne de partage des eaux ; nous quittons le versant laotien pour tomber sur le versant annamite. Le pays est aussi accidenté et aussi profondément raviné. Pendant toute une journée de marche, nous suivons le lit d'un gros torrent, qui n'est autre qu'une des branches origines de la rivière du Quang-nam ; tantôt on marche dans l'eau, tantôt on saute de rocher en rocher, tantôt on marche comme on peut sur la rive escarpée. Il n'y a rien qui ressemble à un sentier.

5 mai. — Nous sommes descendus jusqu'au point où la rivière commence à devenir navigable. Nous avons la chance de trouver des sampans annamites au dernier village moï, et en quarante-huit heures, ils nous transportent jusqu'à Tourane.

D'Attopeu à Tourane, j'ai mis dix-sept jours.

Mon voyage est terminé. Après une courte visite à M. Boulloche, le sympathique Résident Supérieur de l'Annam, je m'embarque à bord du paquebot des Messageries Maritimes pour rentrer à Saigon, où de nouveaux devoirs m'attendent.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

TROIS VOILIERS PEU CONNUS DES COTES D'INDOCHINE (1)

(*Suite*) par PIETRI

La " GHE MANH " de CUA LO

Nous devons à Laurent, subrécargue de Pierre Poivre, la première mention de l'existence de cette voilure, la plus curieuse des côtes indochinoises. Elle figure sur une cartouche de la carte de Le Floch de la Carrière de 1787, reproduite par Boudet et Masson (Paris, Van Oest, 1931, pl. XVI) avec des galères royales et deux autres sampans à voile, et semblait, jusqu'à ce jour, avoir disparu de nos côtes (2).

La zone de navigation de cette « ghe mành » à voile compensée, part du petit port de pêche de Cua-lo, près de Vinh, et finit au cap Falaise. C'est sur ces rivages tourmentés chaque année par les typhons que l'on trouve les marins les plus expérimentés des choses de la mer, les plus âpres au grain, les plus endurants à la peine.

Plus nous nous rapprochons des frontières ethniques de la Chine, plus nous retrouvons des rapprochements intégrant dans les méthodes de construction chinoise, les grosses embarcations de mer du Nord-Annam et du Tonkin. La « ghe mành » de Cua-lo entre dans cette catégorie.

L'avant, très fin, est bas sur l'eau et l'arrière se relève progressivement par une tonture plus accusée à la poupe. Le maître-couple est sur l'arrière du milieu, et le mode de fixation des bordés est assuré par l'emploi de carvelles se logeant dans des engoujures triangulaires, can sur can.

Coque.

L'étrave n'est qu'un bordé incurvé ou pseudo-étrave pincée à la nervure de la quille. Les façons de l'arrière, dessinées d'après la coupe chinoise, à tableau non dissimulé, sont dépassées de chaque côté par les bordés et consolidées transversalement par une sorte de barre d'hourdi.

L'étambot ou pseudo-étambot est comme l'étrave, un bordé incurvé au feu. Intérieurement, un caisson étroit, formant puits, s'adapte sur cet étambot et le traverse pour laisser dépasser le gouvernail. C'est dans ce puits que ce loge l'appareil à gouverner, maintenu sans l'aide de ferrures mais par des retenues ou sauvegardes et un étranglement à la mèche, l'empêchant de s'échapper par le bas.

La coque en U brisé, ou triple bouchains, semble être faite par pans successifs. Cette forme de coque commence au col des Nuages et finit avec les « Laï Tan » de Moncay. Les couples et les cloisons transversales en épousent la ligne brisée.

Un plat-bord, formant liston ou ceinture d'accostage, court tout autour du navire et se relève sur l'arrière pour former le couronnement de la poupe. Au-dessus de ce plat-bord, et en retrait, sont installés les pavois que des fargues prolongeront à partir de l'avant, jusqu'au travers du grand mât. A partir de ce point, le roof en dos d'âne fermera l'arrière, tandis que l'avant sera ponté en claies de bambou.

Deux « rues » ou passavants permettront de circuler d'un bout à l'autre du navire.

La liaison transversale est assurée par une série de baux faisant saillie à l'extérieur, sous la ceinture d'accostage.

Mature et voilure.

Le mât de misaine est très apiqué sur l'avant pour « cosser » le vent. Le grand mât a une faible inclinaison sur l'arrière, tandis que le tape-cul est un léger mâtereau emplanté à l'intérieur du couronnement. L'emplanture du mât de misaine se fait sur un bau, tandis que le grand mât bascule sur une clavette, un peu au-dessus du pont. Son emplanture est prise sur un sabot entaillé sur une varangue. Il est toujours sommé d'une girouette.

La voilure, principale originalité de cette em- est faite d'une série de lattes courbes, en bambarcation, a la forme d'une « oreille (3). Elle bou, cousues sur une voile de natte.

Le « leech », ou chûte AR entre deux nervures, est extrêmement courte sur la grand'voile, alors qu'elle est plus prononcée sur la misaine.

Transversalement, une série de coutures en fuseau forme les empointures sur lesquelles se fixera une vergue très courte, attache de point de drisse plutôt que vergue.

Ayant étudié de très près la manœuvre de ce gréement, nous avons constaté que la manœuvre de l'écoute est d'une facilité incroyable. Très lourde et en même temps très flexible, malgré sa rigidité, cette voile est suspendue à la façon d'un balancier avec une avancée en pointe qui la rend très maniable au vent. N'ayant pas de point inférieur ou point d'amure, mais une bouline venant de l'avant s'amarrer presqu'aux pieds du barreur, le secret réside dans la forme « compensée » de la voile qui agit dans le vent à la façon d'un gouvernail de même nom. La barre à zéro, le navire se gouverne tout seul aux allures portantes, restant à l'angle de route des journées entières sans que l'on ait besoin de corriger le gouvernail.

La misaine, sensiblement triangulaire, avec « leech » rappelant davantage la voile classique chinoise, a son point de drisse au sommet de ce triangle. Elle est nervée, parallèlement à la base, d'une série de lattes réunies par un fuseau de coutures partant en éventail du sommet. Amurée sur l'étrave, la misaine n'est utilisée qu'aux allures portantes et jamais vent debout, par suite de l'absence de dérive. Celle-ci est compensée jusqu'à un certain point par les formes mêmes

---

(1) Voir *Indochine* n° 149.

(2) La reproduction photographique de cette cartouche a été donnée par P. Paris — *Notes bibliographiques B. S. E. I.*, 1er trimestre 1943.

(3) L'appellation est de M. Paris qui en a fait usage pour la première fois dans « *L'Amérique précolombienne et l'Asie méridionale*, Extraits *B. S. E. I.*, 2e trimestre 1942. Nous avions un moment pensé lui donner le nom de voilerie de Le Floch de la Carrière.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

du navire qui font que le centre de dérive tombe à l'aplomb de la grand'voile.

Les haubans, en rotin torsadé, en avant et en arrière, de part et autre du mât, sont déridés aux changements d'amure, afin d'empêcher la grand-voile de « raguer ». Une clef permet l'opération de se faire très vite sans que l'on ait besoin de toucher aux moques. Le ridage se prend sur la ceinture d'accostage.



Ghe Mành de Cua-Lo.

L'appareil a gouverner.

Le gouvernail à safran étroit et à faible quête est, comme nous l'avons indiqué plus haut, un appareil se logeant dans un puits. C'est à notre connaissance la seule embarcation asiatique utilisant ce mode de gouvernail.

La mèche porte deux logements pour la barre utilisés aux différents enfoncements.

Pour les cours d'eau au courant violent, il est fait usage d'un gouvernail compensé à large safran. Ce gouvernail a été reproduit à tort, comme dérive, sur la gravure de la carte de Le Floch de la Carrière.

Appareaux et ornements.

Un guideau prenant toute la largeur de l'embarcation, devant le grand mât, sert au hissage de la voile. Les ancres du type annamite, lestées d'une pierre au diamant et à l'organeau, sont posées sur un traversin, en arrière du « nga », cet « écran de proue » dont nous avons donné par ailleurs la description et l'usage.

Sur le couronnement, un chevalet en forme de portique japonais orne la poupe, servant à faire reposer les avirons, gaffes, etc...

Un petit œil rond, centré de noir, sur fond jaune, avec bordure rouge, achève de donner à cette embarcation une allure de grosse tortue que complète la silhouette de l'avant dont les pavois s'infléchissent vers l'étrave basse sur l'eau.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



CHAPA (Vue aérienne).

LES STATIONS D'ALTITUDE DE L'INDOCHINE

CHAPA

103° 52' longitude Est.
22° 22 latitude Nord.

par P. E.

LE Fan-Si-Pan, prince des monts d'Indochine, « montagne aux flancs tourmentés » que les Man appellent « Hoàng-Liên-Son », « massif des anemones », hausse sur l'horizon, muraille vert sombre, ses crêtes puissantes, à trois mille cent mètres. Des nuages lourds, des brumes légères le voilent d'écharpes changeantes. Des cascades le strient de longues lignes verticales de vif argent.

A ses pieds, Chapa sourit au soleil de juin.

L'ombre des pêchers, déjà lourds de leurs fruits, se penche sur les murs de moellons gris. Des treilles. Plus haut, rappel d'alpage, des samous, des pacages; des bœufs roux, blancs, des barrières de bois noueux. Prière du bourg, le clocher neuf élève vers le ciel une grande croix de pierre blanche.

Villas déjà patinées, villas récentes, fermes, chantiers, carrières de pierre blanche semblables à du marbre, une rue qui dégringole entre des maisons de commerce bariolées, un marché net, des toits de tuiles, de pemous, aussi, hélas ! d'affreux toits de tôle.

Sur l'ensemble jouant dans le soleil, un brouillard ténu glisse rapidement. Une grande sérénité, une exquise fraîcheur au sortir de l'étouffante haute vallée du Fleuve Rouge, un peu de désordre aussi.

Les joues rouges des petits Indochinois de Chapa sont une autre surprise, mais leurs jeunes amis français commencent à se colorer à leur tour.

Chapa grandit.

De 1910 à 1920, six immeubles furent construits dont la villa Mangin.

De 1920 à 1930 : la Résidence supérieure, les hôtels et vingt-huit maisons.

De 1930 à 1940 : vingt-six villas et l'église.

En 1941 : une villa.

En 1942 : sept villas.

En 1943 : dix immeubles.

Un plan d'aménagement s'imposait avant que ne fussent commises d'irréparables erreurs. Ainsi en décida le Chef de l'Union. Un urbaniste, à vrai dire un artiste complet, prépara le travail.

Ce plan d'aménagement déconcerte au premier abord. Semblable à une peinture surréaliste et aussi incompréhensible, s'y heurtent toutes les nuances d'une palette d'aquarelliste : carmin, rose, marron, sépia, vert, orange, mauve, bleu.

Le tout est étrangement horizontal, alors

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Plan d'Aménagement et d'extention.

que le terrain sous les yeux n'est que vallons, creux, bosses, escaliers, descentes.

La lecture du « programme des servitudes » quelque peu ardue, donne l'initiation indispensable. Sous des termes de métier précis, les intentions de l'urbaniste se précisent, deviennent vivantes. Sous nos yeux, au delà du Chapa actuel, se dessine la vision du Chapa de l'avenir. Le plan respecte ce que le passé et le présent ont déjà construit. Il corrige cependant, avec la mesure nécessaire, les fautes constatées. Il prépare un développement harmonieux de la cité grandissante.

A l'entrée de la ville, laissant à gauche la masse des villas de la banque de l'Indochine, puis une zone réservée d'espaces libres, les pentes nord du Sang-Ta-Van, la route coloniale n° 4 s'élargira, deviendra une large et belle voie d'accès au cœur de la ville. Au nord, comme au sud, des espaces réservés la protègent. Verdure des parcs, verdure de la zone hôtelière.

Plus au nord encore, restera dissimulé un quartier industriel et commercial.

A l'est de ce dernier, des jardins feront la transition avec un lac, puis une large zone réservée aux sports, stade, terrains de jeux dans le marais actuel du Lo-Sui-Tong où les premiers coups de pioches sont actuellement donnés.

Sur les pentes sud du Lo-Sui-Tong, des villas de deuxième catégorie. Les voies sont indiquées, certaines sont amorcées sur le terrain. Tout en haut, la masse forestière réservée que menacera cependant, lorsqu'il deviendra indispensable, la zone d'extension future.

Le cœur de la ville subit peu de modifications. Un garage moderne d'autobus, une gendarmerie, une infirmerie, une école sont prévus et remplaceront les modestes constructions actuelles. L'administration annamite y trouvera également bonne place. Un portique double sera l'ornement de la rue de Muong-bo et protègera les promeneurs pendant les averses.

De larges espaces sont réservés pour les besoins administratifs.

A l'ouest du massif Song-Ta-Van, dans cette zone élevée où les rochers noirs alternent avec des pemous dominant la ville, le Gouvernement général trouvera la place qui lui conviendra.

Au nord du stade, de larges terrains pour les œuvres de jeunesse, la cité universitaire, les forêts faisant place à un service médical rajeuni, s'installeront à l'ouest de la ville.

Au sud, sur les mamelons qui dominent le val du Sông Muong-bo, de belles villas de première catégorie, séparées au nord par une zone maraîchère disciplinée d'une série de villas de deuxième catégorie, qui couvriront les pentes sud de l'agglomération actuelle.

Au nord-ouest de la ville, dominante, l'armée garde son indépendance, mais il est permis d'espérer que le camp militaire améliorera son esthétique. Déjà des travaux sont en cours pour l'agrandissement de la villa des sous-officiers.

Partout, de vastes espaces libres réservés, des arbres, de la verdure, de la lumière, joie des yeux, joie des enfants.

Ce que l'Amiral a voulu, ce que l'artiste a conçu, les ouvriers vont donner tous leurs efforts pour le réaliser. Adolescente souriante, Chapa, reine des altitudes, prépare sa robe de demain.

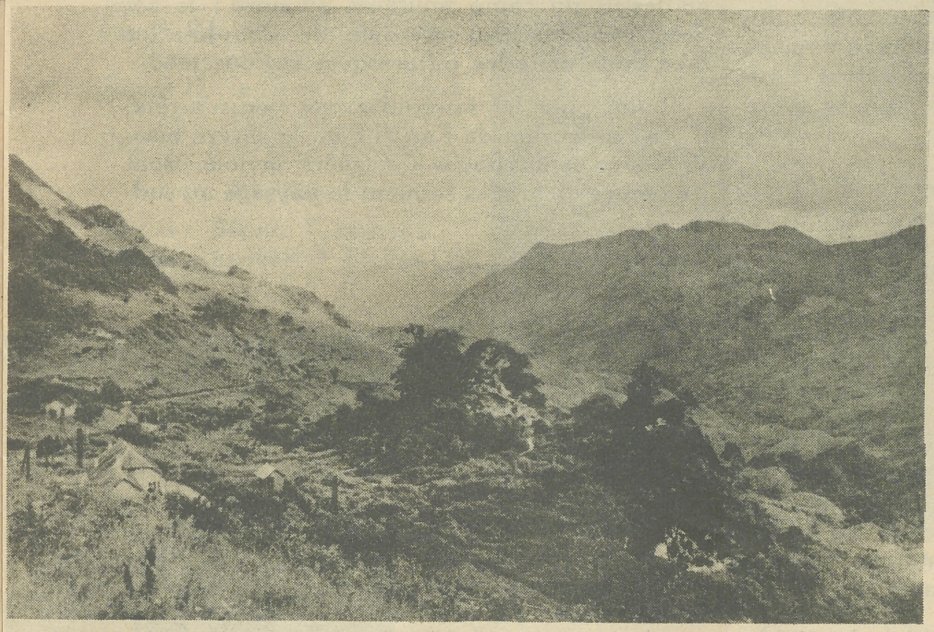
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHAPA

PAR
MARGUERITE
TRIAIRE



L'arrivée à Chapa.



CHAPA. — Vue des « Roches Noires » prise du camp

DESIREUX de fuir le delta étouffant, vous prenez à Hanoi, un soir de juin, le train qui en une nuit assurera votre évasion. Au matin, tout a changé. Au lieu du paysage de rizières plates d'où jaillissent les touffes de bambous ceinturant les villages, un paysage de montagne se déroule sous vos yeux. Laokay, où s'arrête le train, n'est qu'à 90 mètres d'altitude mais les cent mille monts occupent l'espace de leur prodigieux entassement. Le train roule et tangue entre leurs dernières ondulations et s'arrête bientôt au bord du Fleuve Rouge, au seuil de cette Haute Région où les Européens se réfugient pour échapper aux plus terribles semaines de l'été tonkinois. Il existe là-haut à 1.500 mètres d'altitude, une station où ils retrouvent appétit et sommeil, où les joues des enfants se teintent de rose : Chapa.

Naguère, on franchissait le Fleuve Rouge en sampan. Plusieurs fois, je l'ai traversé ainsi et le départ de ces coquilles de noix si fragilement équipées, si ridiculement chargées que leur bord ne dépassait que de quelques centimètres la surface menaçante, me paraissait toujours un défi au bon sens.

Aujourd'hui, un magnifique pont enjambe le fleuve et, tout de suite après, la route monte, accrochée au flanc de la montagne, tracée à travers l'impénétrable brousse aux végétations enchevêtrées. Çà et là, la verdure plus claire des bananiers sauvages troue le fouillis. Leurs feuilles s'étalent, luisantes, gorgées de sève et parfois une fleur s'érige, pareille à une flamme.

Les lacets se superposent ; d'un col, soudain, une échappée nouvelle se dévoile, des vallées s'ouvrent ; de longues brumes s'étirent le long

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des pentes, s'effilochent aux arbres ; des rizières s'étagent autour de quelques cases mèo et toujours de nouveaux profils altiers se lèvent à l'horizon.

La route monte sans cesse ; l'air devient plus frais. L'air, notion évanouie retrouvée avec joie. Partout, de l'eau descend des montagnes, des cascades écument contre des roches lisses, des gorges étroites se devinent, impénétrables aux regards. Tout a changé : la couleur du ciel, le visage de la terre, la race des habitants. Sans doute ces montagnards qui se rendent au marché vêtus de cotonnade bleue, hotte au dos, collier d'argent au cou, sont des Asiatiques, mais combien différents des Annamites du delta ! Ce sont des primitifs simples et gais que tout étonne et amuse. Pendant l'hiver, les hommes façonnent des bijoux d'argent : colliers, plaques et bracelets ; leurs compagnes tissent et brodent. Les femmes man, coiffées d'une cotonnade rouge repliée dont les coins sont garnis de perles et de glands, ornent au point de croix en soie multicolore leurs amples jupes et leurs tuniques ; les femmes mèo au turban bleu exécutent d'originales broderies qu'on dirait au premier abord faites avec une soutache.

Le bleu de l'indigo, le rouge des coiffures, les teintes des ornements créent une harmonie de couleurs qui réjouit les yeux. Comme il est loin, le triste cu-nau du paysan tonkinois !

Mais voici Chapa, la riante agglomération qui s'étend sur le plateau du Lo-Sui-Song, dominée par le sombre massif du Fan-Si-Pan.

Ce sont des officiers du Service Géographique de l'Indochine qui découvrirent et firent connaître, en 1904-1905, l'existence, à proximité de Laokay, d'un endroit au climat agréable dans un paysage magnifique, favorable à l'installation d'un sanatorium.

Un premier colon, M. Miéville, s'y établit en 1909, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par l'hôtel Métropole. En 1910, une garnison composée de légionnaires créa le camp militaire et traça les premiers sentiers. En 1919, c'est l'ouverture, du sanatorium militaire pour les anémiés et les convalescents. A partir de 1920, le nombre des chalets en bois et des villas croît rapidement et c'est en 1924 que la route élargie est empruntée par les premiers services automobiles réguliers.

Depuis cette date, les villas se multiplient à Chapa à un rythme que la suppression des relations avec la Métropole a accéléré en 1940. Cependant, jusqu'à ces temps derniers, cette multiplication se poursuivait sans plan établi, sans vue d'ensemble.

Un arrêté du Gouverneur Général J. Decoux, du 6 août 1942, chargea le Service Central d'Urbanisme et d'Architecture de l'étude et de la confection du plan d'aménagement et d'extension de la station, dont M. P. E. vous a tracé les grandes lignes.

Les promenades pittoresques et agréables abondent à Chapa, aussi bien pour ceux qui aiment des circuits restreints que pour les marcheurs infatigables et pour les cavaliers.

C'est la Cascade, au fond de la vallée de Muong-bo dont l'eau gronde et écume sur des roches sombres.

Ce sont le Pic ouest et le Pic rocheux, courtes ascensions d'où l'on découvre un horizon élargi que limitent les montagnes bleues de la Chine. C'est la Roche percée, le Pont des lianes où les Grottes de Ta-phung qui requierrent des marcheurs plus aguerris.

Pour les cavaliers, ce sont la côte 2.000, au-dessus du camp militaire, au nord ; le col de Lo-Qui-Ho, sur la route de Binh-lu ; les incursions dans les pittoresques régions mèo.

Enfin, pour les intrépides que rien n'arrête, il y a l'ascension du Fan-Si-Pan, le sévère massif « aux cent visages » naguère inviolé, dont les pentes escarpées ferment le paysage au sud-ouest.

Mais où qu'il porte ses pas, le piéton ou le cavalier est sûr d'avoir sous les yeux tantôt un vaste paysage que limitent au loin des cimes altières des monts, tantôt des sous-bois ombrageux dans lesquels le sentier longe de sauvages ravins tandis que la forêt déploie ses enchantements et de rapporter de ses promenades, avec des visions de beauté, l'impression de grandeur et la leçon de sérénité que la nature nous dispense dans tous nos contacts avec elle.

M. T.



CHAPA. *Un coin du grand marché.*

UNE ASCENSION RECORD DU FAN-SI-PAN

UN de nos amis réalisa, l'année passée, dans des conditions atmosphériques particulièrement défavorables, une ascension du Fan-Si-Pan qui constitue, sauf erreur de notre part, un record. Au moment où les fidèles de Chapa, petits et grands, fuient les terribles chaleurs du delta et gagnent la montagne pour s'y retremper, nous avons pensé que les brèves notes qui suivent, extraites d'une lettre que nous adressa, après son raid, notre sportif ami, étaient de nature à intéresser ceux d'entre eux qui se proposent de tenter à leur tour l'escalade du plus élevé des sommets tonkinois... et aussi, le syndicat d'initiative du lieu, en même temps que l'actuel Résident de Laokay, M. Ecarlat, qui s'est déjà préoccupé de faire remettre en état le signal et le piton 5 dont il est question plus loin.

J. F.

27 juin 1942.

Chapa : départ 13 h. 30 ;
Chalet : arrivée 15 h. 30, départ 16 heures ;
Signal D : arrivée 19 heures.

28 juin.

Signal D : départ 6 h. 30 ;
Fan-Si-Pan : arrivée 8 h. 30, départ 8 h. 35 ;
Signal D : arrivée 10 h. 30, départ 13 h. 30 ;
Chalet : arrivée 16 h. 30.

29 juin.

Chalet : départ 7 heures ;
Chapa : arrivée 9 heures.



Cliché G. WERTS

CHAPA *Le Fan-Si-Pan, vu de dos et d'assez près d'un point de la crête.*

Temps : pluies et rafales pendant tout le trajet Chalet-Fan-Si-Pan et retour. Température de + 5 à + 6°.

Nombre d'équipiers : 2.
Nombre de porteurs : 3.

Incidents de route : Deux des porteurs se sont égarés peu après le départ du Chalet. L'un, celui qui portait les vivres, est arrivé au signal D dans la nuit ; l'autre qui avait la charge des vêtements de rechange a rejoint à l'aube, au signal D également.

Quelques réflexions et conseils au profit de ceux qui tenteront après nous l'escalade :

Sans la pluie, l'ascension, quoique rude, ne présente aucune des difficultés de l'alpinisme en haute montagne. Avec la pluie, et ce fut notre cas, elle devient une épreuve très dure, douloureuse même, où la volonté et la résis-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



CHAPA. — Le Fan-Si-Pan, vu de la Résidence Supérieure.

tance physique sont mises trop largement à contribution.

Etant donné, au surplus, l'absence totale d'abris, on ne retire de l'effort fourni qu'une satisfaction morale avec le risque d'écoper un sérieux refroidissement. Le syndicat d'initiative de Chapa n'aurait-il pas son mot à dire à ce sujet ?

Entreprendre l'ascension en caravane est à déconseiller. Partir à quatre est un maximum, à deux l'idéal, **seul** une imprudence, car on ne peut attendre aucun secours des Méos, lesquels ne sont pas des « guides » tel que nous entendons ce mot en Europe, mais des pisteurs et des porteurs.

Ne pas charger ces hommes à plus de quinze kilos chacun. Les rassembler une heure avant le départ de Chapa, sous peine de ne pas les avoir sous la main au moment de se mettre en route. Trois porteurs pour deux équipiers suffisent largement.

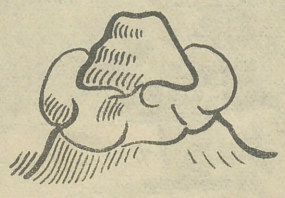
Tenue, selon le temps qu'il fait et l'allure qu'on se propose de soutenir. S'il fait beau temps, ce qui est rare et de courte durée, se vêtir de kaki. S'il pleut, et c'est le cas général, un sous-vêtement léger de laine en plus ; veste et pantalon serrés aux poignets et aux chevilles. Chaussures de cuir robustes et cloutées. Emporter trois costumes de rechange placés dans un sac imperméable.

Par mauvais temps, ne pas s'embarrasser de boussoles, jumelles, appareils photographiques, etc... qu'on ne pourrait utiliser et qui reviendraient de l'expédition, irrémédiablement détériorés.

Comme ravitaillement : conserve en boîtes soudées, sucre, chocolat en boîtes bien closes. Au moins un litre d'eau filtrée et un litre de café sucré et alcoolisé, en bidons, par personne. Une boîte de rhum. Comme, neuf fois sur dix, le bois sec fera défaut, se munir d'une lampe à alcool, d'alcool à brûler, d'une bouilloire. Ne pas omettre aussi d'emporter une torche électrique, des piles de rechange, des bougies et des allumettes, le tout à l'abri de l'humidité et de la pluie.

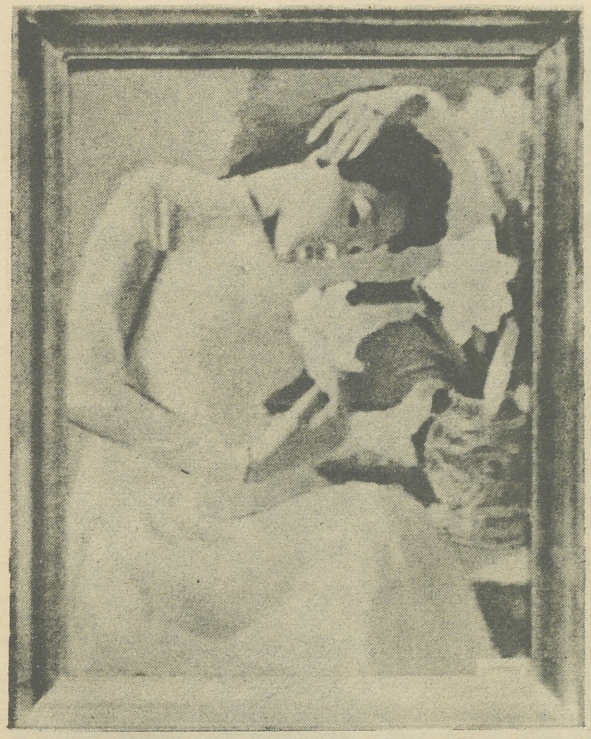
L'horaire le plus favorable nous paraît être le suivant : coucher au chalet abri, ou partir de Chapa de très bon matin. Quitter le chalet, après un substantiel petit déjeuner, à 10 heures au plus tard, de façon à atteindre le signal D, sans autre arrêt, bien avant la nuit. Pour le reste se reporter autant que possible à l'horaire de notre raid.

A noter que le signal D n'est plus qu'un souvenir concrétisé par quelques tôles éparpillées qui semblent attester qu'il existait bien là, autrefois, quelque chose. Il faudrait réédifier, et solidement, cet indispensable refuge. La roche ne manque pas sur place ; elle apparaît comme seule susceptible de réaliser une construction capable de résister longtemps aux intempéries. Le « piton 5 » réclame lui aussi un abri modeste mais solide.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'EXPOSITION DU "FARTA" A HANOI



Peinture de Tô-ngọc-Vân.

FARTA signifie Foyer de l'Art annamite. C'est le nom de la nouvelle section artistique de l'A. F. I. M. A. Sa première exposition, inaugurée par M. le Résident Supérieur Hælewyn, présentée par S. E. Hoang-trong-Phu et par M. Lê-van-Dê, groupe sculptures, laques, peintures à l'huile, peintures sur soie et gouaches.

La meilleure des deux tendances discernables dans l'ensemble des œuvres, domine nettement l'autre. La présentation est excellente : c'est que tous les membres du jury sont du métier. Aucun littérateur ni aucun intriguant ne semble s'être faufilé dans leurs rangs pour imposer de catastrophiques « poulains ».

Aussi, malgré la chaleur et la saison très avancée, le succès est là : visiteurs, ventes, articles de journaux, conversations le sanctionnent. Le rêve serait de montrer les œuvres des quatorze exposants. Une reproduction, si incomplète et si imparfaite soit-elle, vaut en effet mieux que les plus longs discours. Aussi restreignons-nous volontairement nos commentaires pour leur faire place. Mais malgré la libéralité d'« Indochine », le lecteur comprendra que tout ce qui le mériterait ne saurait connaître les honneurs du clichage.

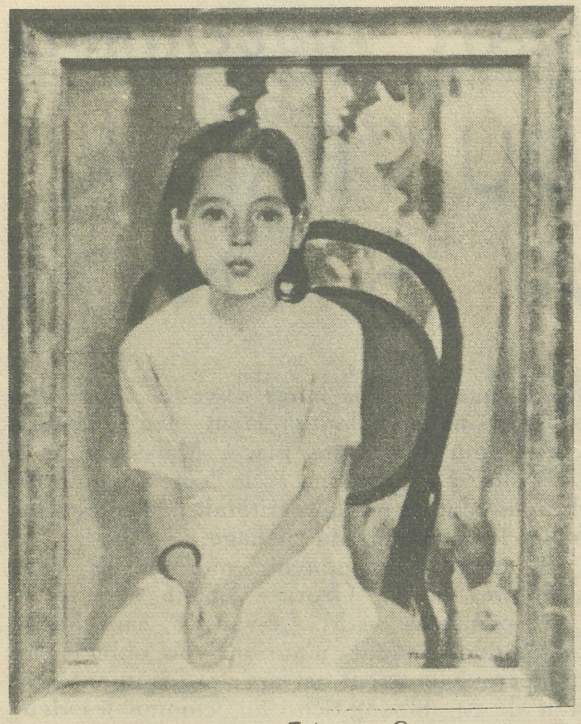
Il aurait fallu pouvoir montrer les deux sculptures de M. Georges Khanh comme les deux peintures de M. Lê-van-Dê, sans l'amabilité duquel nous n'aurions pu obtenir les photos qui illustrent cet article, l'amusant portrait de M. Hoang-tich-Chu, comme les deux toiles et la gravure sur bois de M. Tran-van-Can ; les curieuses peintures sur soie de M. Nguyên-tuong-Lan, comme celle de M. Nguyên-tien-Chung. Nous aurions aimé donner une idée plus complète de l'œuvre de M. Tô-ngọc-Vân, mais il nous est impossible de reproduire ses quatre toiles et sa peinture sur soie. Les préoccupations de ce jeune maître sont uniquement des préoccupations de peintre qui tendent toutes à un seul but : le plaisir des yeux.

La laque mériterait une mention particulière. Nous sommes persuadés que l'Indochine



Peinture sur soie de Nguyên-tiên-Chung.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Peinture de Trân-van-Can.

grâce à ses laques, tiendra, dans la future histoire de l'art une place de choix pour avoir permis l'heureux mariage de sa technique avec les influences artistiques de la peinture européenne. Signalons donc parmi les laqueurs M. Nguyên-gia-Tri.

Tout en étant des plus modernes, il s'apparente à notre XVIII[e] siècle français qui lui-même devait beaucoup à l'Extrême-Orient. On ne peut s'empêcher de songer à ces curieux retours des choses devant l'atmosphère des fêtes galantes que suggère le dessin gracieux, rapide et vivant, ainsi que l'emploi judicieux des plus belles matières dans cette magistrale composition que nous regrettons de ne pouvoir reproduire, faute de photographie suffisamment nette.

Ne ménageons donc pas nos applaudissements au Farta. Un groupement est toujours difficile à réaliser. Ses membres ne doivent pas oublier que si c'est beaucoup de fonder, il est encore plus difficile de durer.

Le succès général même de l'organisme, sera une source de difficultés autant que les succès particuliers de ses membres. Heureusement, sans sortir de la laque, cértaines leçons salutaires se font jour. La plus claire, celle dont la portée est la plus générale intéressera peut-être le lecteur : les panneaux représentant des poissons ou des flamboyants avaient connu naguère le succès d'argent et les applaudissements de la foule. L'inévitable multiplication avait vite levé le cœur des gens de goût. Aujourd'hui, le gros public lui-même ressent l'impression de rengaine. Il se détourne déjà de ce qui faisait ses délices hier encore.



Peinture de Lê-van-Dê



Bas-relief de Georges Khanh.

Les membres du Farta, par leur choix, prouvent qu'ils sont de ceux qui ont compris cette leçon avant même qu'elle soit donnée et nous devons encore une fois en terminant, les louer d'avoir su réunir des œuvres dont l'ensemble fait honneur à l'Indochine.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

AU CAMBODGE

L'INAUGURATION DE LA PAGODE DE TROEUNG (1)

par M. ALLOUARD

A 15 km. de Kompong-cham, sur la route de Phnom-penh, se trouve la léproserie de Troeung.

Une léproserie n'est jamais, en soi-même, un lieu bien plaisant, mais je dois avouer que celle de Troeung n'a cependant rien de rébarbatif, clôturée de barrières peintes en blanc, avec ses entrées couronnées de bougainvilliers en fleurs et les maisons proprettes de son médecin et de son infirmier, en bordure de la route. Le village lui-même se trouve en retrait, situé en bordure du plateau, et domine de loin le Beng Thom, le Grand Etang. Ce village est construit à la mode cambodgienne, c'est-à-dire de petites maisons de bois montées sur pilotis, et chaque maison abrite une famille : en tout 300 malades, dont 200 Cambodgiens et 100 Annamites et Chinois.

Troeung possède son école, sa maison commune ou Salakhum, un bassin en plein air qui lui servira de réserve d'eau en saison sèche ; il ne lui manquait plus, pour être un village comme les autres, que de posséder sa pagode. Cette pagode est aujourd'hui terminée (en attendant que le soit son temple sino-annamite), et c'est à son inauguration que j'eus la chance de pouvoir assister.

Les fêtes d'inauguration de pagodes sont des cérémonies extrêmement courues en pays khmer, car elles sont rares. On ne construit par une pagode chaque année, et une pagode reconstruite sur un terrain déjà consacré, ne donne lieu à aucune cérémonie spéciale.

Le petit village de Troeung avait donc pris son visage de fête pour la circonstance : autour de la pagode, des flammes d'étoffes multicolores flottaient au haut des mats, au grand vent chaud qui desséchait les rizières tandis que nos trois couleurs alternaient aux barrières, avec les drapeaux cambodgiens : façade stylisée d'Angkor Vat, en blanc sur fond rouge, encadré de bleu.

Je ne connais rien de plus gai à l'œil qu'une foule cambodgienne endimanchée. Les verts acides, les verts sombres, les grenats, les violines des sampots s'y mêlent aux nuances plus douces des écharpes et des corsages. Toute l'Administration cambodgienne était là, et les hommes arboraient, avec le sampot national, le dolman blanc, impeccable.

Les bonzes étaient au nombre rituel de 83, et le jaune or de leurs robes chantait au soleil. Toute une population paysanne était venue aussi des environs, au grand complet, avec femmes et enfants et avait établi ses quartiers juste en dehors de l'enceinte du village, à proximité du théâtre de plein air qui finissait de se monter au milieu des rires et de l'intérêt général. Car la fête d'inauguration d'une pagode dure trois jours.

Le premier jour est consacré à l'inauguration, proprement dite.

Dès les premières heures du matin, en longues psalmodies, les prières rituelles emplirent le sanctuaire, et s'élevèrent de la foule prosternée, fervente et recueillie, vers le Bouddha serein dont les yeux ne sont pas encore « ouverts ». Le vent chaud du dehors faisait claquer les volets de bois, et vaciller en tous sens la flamme des bougies fichées dans des troncs de bananiers lisses comme de vieux ivoires.

Puis, avant que le soleil ne soit monté au zénith, un repas fut offert aux bonzes par les fidèles, après quoi chacun s'en alla passer les heures chaudes, à l'ombre, sur sa natte.

Vers la fin de l'après-midi, à l'heure où le soleil déclinant à l'horizon s'adoucit, femmes et jeunes filles, en procession, et faisant trois fois le tour de la pagode, s'en vinrent offrir au Bouddha les offrandes ri-

(1) Cette pagode a été inauguré au mois de mars 1943. La grande qualité du texte de Mme Allouard sera certainement très appréciée de nos lecteurs, qui nous excuseront du retard apporté à sa parution.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tuelles : statuettes d'argent, bâtonnets d'encens, fruits, fleurs... tandis que les bonzes, rangés autour de la pagode et lui tournant le dos, récitaient les prières rituelles.

La cérémonie achevée, « roncat », tambourins, flûtes et guitares se mirent à égrener au vent leurs notes perlées. Cette musique, si typiquement cambodgienne, fit à ces trois jours de fête un accompagnement de rêve. Transparente et légère, elle emplit la nuit profonde, sous le ciel clair d'étoiles, accompagnant danseuses et chanteuses. Claire et fraîche comme des gouttes de rosée, elle salua, à l'aube du troisième jour, la fin de la « coupe des racines ».

Pour le moment, disposés systématiquement autour de la pagode et délimitant l'emplacement sacré, l'on ne voit que huit trous pratiqués dans le sol, le neuvième étant placé à l'intérieur, au centre de la pagode. Correspondant à chacun de ces trous, une petite niche en paillote devant un autel provisoire, où prient les huit « Achar », ces pieux laïques versés dans l'étude des rites.

Chaque trou est destiné à recevoir un « rüs sema », sorte de grosse pierre ronde de la taille d'une outre.

Mais ceci se passe le second jour, et d'ici à demain la nuit s'offre à nous pleine d'attractions, tandis qu'à l'intérieur de la pagode se déroule la cérémonie d'ouverture des yeux de la divinité.

Faisons donc comme nos amis cambodgiens qui vivent ces jours de fête en noctambules et se rattrapent à la sieste.

La cérémonie « d'ouverture des yeux » très simplifiée à Troeung donne encore lieu dans certaines campagnes dont le Bouddhisme a conservé quelques rites brahmaniques, à certaines coutumes particulières, comme de vêtir, par exemple, de petits enfants en danseuses figurant les enfants d'une déesse, qui répandent de l'eau lustrale et font cuire du riz qu'ils doivent décortiquer avec leurs doigts.

Mais ces coutumes, très anciennes ne se retrouvent malheureusement que rarement près des villes.

A l'autre bout de l'enceinte, le théâtre de plein air bat son plein devant un public rêvé, gai et bon enfant. C'est un théâtre plus sino-annamite que cambodgien, dont l'orchestre suraigu, à la longue, vous perce les tympans. Des lampes à gaz d'alcool remplacent la rampe. Les décors : trois toiles de fond roulées au plafond, et qu'un machiniste, devant les spectateurs, fait descendre ou remonter au moyen de ficelles, suivant les besoins. Le programme est varié. Aux pièces tirées des légendes, et pour lesquelles, invariablement le machiniste déroule l'intérieur d'un palais ou les profondeurs d'une forêt épaisse, succèdent des intermèdes modernes : corps de ballet, faux Charlots, toujours appréciés d'un public campagnard. Vus d'ici les costumes des rois, princesses et seigneurs ne manquent pas d'éclat mais la lumière cruelle donne aux visages enfarinés des petites ballérines, des airs de revenants. Elle ne dansent pas mal, le font avec application, agitent avec ensemble leurs jambes habillées de bas de coton blanc reprisé, en des exhibitions copiées des girls américaines.

Le « parterre » trépigne d'enthousiasme, et j'en suis heureuse pour les malheureux dont ce doit être là une des rares distractions, car on m'a dit que les malades, restés à l'écart jusque-là, avaient été admis au spectacle.

Tout près, les jeux de hasard ont, eux aussi leurs amateurs : un morceau de natte posé à terre, un bout de torche à l'huile de bois, un carré de papier portant dessins d'animaux ou jeux de dominos, une paire de dés à jouer, une demi-noix de coco pour les cacher, et voilà du bonheur pour toute la nuit à cinq sous la partie !

Les petits enfants dorment déjà à même la terre, et comme les cailloux ne manquent point sur ce terrain volcanique, ils se sont entassés à quatre ou cinq sur les petits espaces de terre molle.

Des femmes font cuire des galettes de riz qu'elles présentent au feu à l'aide de fourches de bois. A la lueur des flammes, on dirait de longues mains osseuses. Le long de la route, les inévitables « soupes chinoises », et les non moins inévitables marchands de boissons variées qui offrent aux clients (deux à cinq sous, glace rapée comprise) un verre de quelque chose de brun, de jaune, ou de violet, également fade. Quelques jeux de tir sur cibles tournantes, qui retiennent les audacieux, sous les regards admiratifs des femmes.

Du côté de la pagode, la fête se poursuit aussi, sous la paillote aménagée à l'intention des dames cambodgiennes et de leur famille et amis. Deux chanteuses y font assaut d'esprit et d'improvisation chantée. C'est là un genre musical, si l'on peut dire, fort apprécié au Cambodge, où l'esprit caustique et d'observation des cambodgiens peut se donner libre cours.

Et nous voici arrivés au matin du second jour.

Comme celle d'hier, la matinée est consacrée aux prières rituelles qui emplissent

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

d'un long murmure le silence du sanctuaire. Puis c'est de nouveau un repas servi aux bonzes par les fidèles.

C'est dans l'après-midi qu'eut lieu la consécration officielle des « rüs sema », je dis « officielle », car elle se déroula en présence du Chef de la province, entouré de diverses personnalités.

La tradition veut qu'avec les « rüs sema » soit enterré dans les fosses tout ce que les fidèles y ont jeté les jours précédents, en prononçant des vœux : mèches de cheveux des femmes que tente une belle chevelure, goutte de sang de ceux qu'attire la force, bijoux de ceux qui aspirent à la richesse. Les « rüs sema » eux-mêmes, comme d'énormes œufs de Pâques enrobés d'étoffes bleues, jaunes, roses, sont constellés de minces feuilles de papier d'or, que les fidèles y ont collé.

Geste symbolique de la richesse demandée au Bouddha. Mais ce geste, par une attention délicate de nos hôtes, chacun de nous fut convié à l'accomplir lui-même. De petits feuillets d'or furent donc distribués à l'assistance et nous fûmes tous, un à un, les coller au sommet des huit bornes (enduites de colle à cet effet), et qui marqueront l'emplacement des huit fosses extérieures. Mais le symbole de la richesse terrestre étant essentiellement fragile et insaisissable, il nous fallut un moment, aux novices que nous étions, pour apprendre à ne pas le laisser échapper à tous les courants d'air, avant que d'avoir pu le fixer sur la pierre.

Puis eut lieu la procession des neuf « rüs sema », trois fois autour du Temple, chaque pierre étant suspendue à un bambou porté par deux hommes, tandis que les bonzes, comme hier, rangés autour de la pagode, récitaient les prières rituelles. Le troisième tour accompli, les pierres furent rangées à l'intérieur de la pagode, tandis que l'assemblée se massait à l'extérieur, face à une centaine de malades, groupés autour d'un bonze, un des leurs...

Leur « chaufaisrok » (chef de District), alors, leur adressa quelques mots. Avec quelle attention ils suivaient ses paroles : cette pagode était désormais leur, ils y étaient chez eux ! Et que le Bouddha miséricordieux fasse retomber sur eux, en bénédictions, et en hâtant leur guérison, les prières et les dons des bien-portants.

A ces paroles de consolation et d'espérance, ils répondaient par des « Sathuc ! » (Ainsi soit-il !), en élevant leurs mains jointes, pauvres moignons meurtris.

Le vent qui, depuis hier, soufflait par grandes rafales, avait fait place à une immobilité pesante, annonciatrice d'orage.

Une collation, préparée par les soins des Dames cambodgiennes nous réunit tous sous une paillote dressée hors du village, puis ce fut le départ du Chef de la province et des personnalités.

Nos amis cambodgiens voulant bien me garder encore, nous sommes retournés à la pagode pour l'offrande au Chef des bonzes. Tous les prêtres emplissaient la partie gauche du temple ; à droite, quelques personnalités de l'Administration cambodgienne ; aux pieds du Bouddha, entre le Chef des bonzes et un Achar, les présents : un petit matelas, un coussin, des étoffes.

Prières en longues litanies de l'Achar, réponses du prêtre, triples salutations à la Divinité, qui courbent les têtes jusqu'au sol, et, comme hier, je suis saisie par l'ambiance de ferveur religieuse qui règne ici.

Tout est calme, aucun bruit ne vient du dehors, le vent s'est tu, immobilisant les feuilles de lotus suspendues en rideau derrière le Bouddha, dont le sourire paisible descend sur les têtes inclinées.

L'averse, tant souhaitée des paysans, tombe enfin dans la soirée, comme une bénédiction divine.

Tard dans la nuit a lieu la cérémonie de prise de possession de l'emplacement sacré, par les bonzes, dont celle de la « coupe des racines », demain, à l'aube, sera l'aboutissement.

Vers minuit, les Achar vident le Temple de tous les fidèles attardés, et les bonzes eux-mêmes, se groupent aux deux extrémités de la pagode, en dehors des limites sacrées. La lente pénétration commence alors, le foulement méthodique du sol par les prêtres, la surface à piétiner étant divisée en petits carrés de 0 m. 50 × 0 m. 50, par des fils de coton tendus, tandis que deux bonzes au milieu, récitent les prières. Avance extrêmement lente, à la cadence d'une prière par carré. On conçoit que cette « prise de possession » puisse durer parfois fort longtemps, si la pagode est importante, par exemple, et si le nombre des bonzes est réduit au minimum rituel de 40.

Les Achar, pendant ce temps, montent la garde autour de l'emplacement afin que personne n'en approche, reçoivent les menus présents destinés aux religieux : fruits, cigarettes, qu'ils ont le droit de venir prendre, mais pour reprendre immédiatement ensuite leur piétinement.

A l'aube, il ne reste donc plus une parcelle de l'enceinte qui n'ait été consacrée,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les Achar peuvent venir, et accomplir le dernier geste de cette consécration.

La veille au soir, déjà, les neuf « rüs sema » ont été suspendus au-dessus des neuf fosses, au moyen de cordes attachées à des bois en croix. Maintenant, les neuf Achar, vêtus de blanc, s'apprêtent à trancher les liens, et affûtent leurs grands couteaux.

Au premier coup de gong, tout se fige dans l'attente, au second coup de gong, l'attente se prolonge, le troisième coup de gong est prolongé par un cri de triomphe : les liens sont tranchés, et avec un bruit très sourd, les neuf « rüs sema » ont roulé dans les fosses.

Je regarde autour de moi : très peu de cambodgiens ont assisté à la cérémonie, il leur déplaît, paraît-il, « d'entendre le bruit ».

Les fosses devraient, rituellement, être recimentées de suite, les huit bornes marquant l'emplacement des huit fosses extérieures, la moitié supérieure de la borne, seule, devant immerger du sol. Mais la crise du ciment sévit, et je ne sais comment les Achar auront résolu le problème.

Cette troisième journée, commencée par la « coupe des racines », se termine par des prières et des sermons. Le Chef des bonzes, assis sur le « krè thamar », ce joli fauteuil de prêche en bois laqué, interroge un ou deux jeunes bonzes sur les rites et la doctrine, et ces entretiens deviennent, parfois, de véritables discussions philosophiques auxquelles assistent prêtres et fidèles, m'a-t-on dit.

Et voici la fête terminée.

Chacun s'apprête déjà à regagner, qui son village, qui son hameau et demain, la Léproserie de Troeung aura repris son air de tous les jours, mais pour ses habitants, quelque chose, désormais, sera changé. L'érection d'un temple nouveau est toujours, sous tous les climats, la manifestation d'un besoin de la nature humaine, aussi vieux que le monde. Où pouvait-on mieux placer un sanctuaire qu'au milieu de ces déshérités ?

L'Indochine et les produits de substitution. Où en sommes-nous ?

par X.

L'INDOCHINE travaille sans arrêt à la solution du problème que pose l'isolement de l'Union. Où en sommes-nous exactement dans la voie des réalisations de produits de substitution ?

La question la plus importante dans ce domaine est celle des lubrifiants et des huiles.

Les lubrifiants, les huiles à mouvements sans ricin, vendues depuis six mois ont donné lieu à certains incidents, par épaississement. On vient de trouver des formules de fabrication donnant des résultats très supérieurs. C'est ainsi qu'avec l'appareil d'essai, l'on a constaté un épaisissement de 75,3 % seulement sur les nouvelles huiles contre 18 % sur les actuelles. L'amélioration est donc très sensible. Prochainement se feront les livraisons d'huile actuelle. Des résultats satisfaisants sont obtenus avec ces huiles sur les essais aux Chemins de fer. Le prix sera à peine plus élevé. Si la récolte de ricin le permet, ce que l'on saura à la fin de ce trimestre, peut-être pourra-t-on livrer un peu d'huiles à mouvements à base de ricin, pour les usages spécialement délicats.

Pour les lubrifiants d'auto, la construction d'une installation nouvelle est en voie d'achèvement. Elle sera prochainement mise en service, libérant ainsi l'installation provisoire qui pourra être réaffectée à la régénération des huiles minérales usagées. Le stock de régénéré sera précieux, pour parer aux multiples petites difficultés de détails impossibles à résoudre par les produits locaux.

L'on a trouvé une huile locale ne gelant qu'à — 17°. Bien que son prix soit assez élevé, elle sera précieuse pour la substitution des huiles à machines frigorifiques en 1944.

La fabrication des hydrocarbures artifi-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ciels n'a d'intérêt que si la matière première est bon marché. On n'envisage pour le moment qu'une production très limitée à partir de produits gras usagés inutilisables.

La cornue d'essai construite par le Service des Mines, en vue de la destruction catalytique des déchets de corps gras est terminée. Les essais vont commencer.

Des essais ont été activement poussés sur les Plantations des Terres Rouges et sur les Plantations Michelin pour obtenir du pétrole à partir du caoutchouc. Par exemple, sur une Citroën de 7 CV., l'alcool hydraté permet de faire 70-80 avec charge de trois personnes. Les « reprises » sont lentes, il y a parfois des « trous ». L'on consomme 151 aux 100. Avec l'alcool « supercarburant », la consommation tombe au 131 en roulant à 75-80. En somme, à vitesse égale, l'on gagne plus de 10 % sur la consommation ; la conduite devient tout à fait simple, le démarrage aisé. Bien que le « supercarburant » paraisse devoir être coûteux, il présente donc de nombreux avantages. Un essai de longue durée ayant donné des encrassements du moteur, l'on a préparé un produit bien rectifié qui, cette fois, ne gomme plus.

L'utilisation des huiles de poisson semble devoir donner des résultats intéressants. On fabrique notamment à Saigon, une huile de poisson distéarinée à partir des graisses de poisson du Cambodge. Malheureusement la récolte des graisses de poisson fut faible en 1942, on fit appel aux huiles de coprah pour les moteurs Diesel.

Puis la collecte de ricin s'avérant insuffisante, il fallut changer toutes les méthodes de fabrication des lubrifiants au détriment de la qualité, et utiliser largement l'arachide, au lieu de donner cette huile à l'éclairage. Ce n'est qu'en fin d'année que des tonnages sensibles d'huiles, mélanges d'hévéa, kapok et arachide commencèrent à être mis en vente dans le Sud, pour l'éclairage des populations. Les planteurs de caoutchouc ont fait un gros effort, et fourni 11.000 tonnes de graines contre 7 à 8.000 en temps normal.

A côté des corps gras, il y a lieu de signaler les résineux, matières premières d'hydrocarbures terpéniques. En premier lieu, l'essence de térébenthine, fabriquée depuis fort longtemps au Tonkin et dont on envisage une grosse exploitation dans le Sud-Annam. Sa production totale a été de l'ordre de 300 ou 350 tonnes en 1942.

Outre ses usages classiques, la térébenthine a remplacé du pétrole, spécialement pour la fabrication des peintures.

En second lieu, la production de l'essence de tram (canarium), moins siccative que la térébenthine, et utilisée pour les lampes à souder est devenue sensible en 1941-1942, et doit dépasser 100 tonnes par an.

Enfin, et surtout, l'oléorésine, qui a pris un développement considérable. On évalue à 3.000 tonnes la production normale correspondant aux besoins traditionnels ; tels que calfatage des barques. En 1942, la production a été de l'ordre de 10.000 tonnes. Elle a alimenté un certain nombre d'usines de traitement. Le brai est un bon agglomérant du charbon, le distillat sert pour l'éclairage, les lampes à souder, le nettoyage, la peinture en remplacement du pétrole. Ainsi, 7.000 tonnes environ de ces produits ont servi de substituts aux produits agglomérants et aux hydrocarbures importés.

La production sous contrôle des corps gras bruts, a été durant l'année 1942, de 2.790 tonnes d'huiles de poissons, de 12.000 tonnes d'huiles végétales et d'environ 10.000 tonnes d'hydrocarbures végétaux. Cette production paraît devoir s'accroître très sensiblement pour l'année 1943.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La semaine dans le monde

DU 5 AU 12 JUILLET 1943

Pacifique.

Au cours de la dernière semaine, les forces navales et aériennes nippones ont poursuivi sans relâche leurs opérations de défense contre les troupes américaines débarquées le 30 juin sur les îles de Rendova, Nouvelle-Géorgie et Robiana, de l'archipel des Salomon.

— L'île de Rendova a subi, à elle seule, quatre violents raids aériens les 1, 2, 4 et 10 juillet. Les pertes infligées aux troupes de débarquement s'élèvent à 5 transports et 10 unités légères. 23 avions ont de plus été abattus au cours des combats aériens qui s'ensuivirent.

— En Nouvelle-Géorgie, à la suite du débarquement, un violent engagement naval a eu lieu dans le golfe de Kula, sur la côte nord-ouest de l'île, dans la nuit du 5 juillet, entre les forces navales japonaises et américaines. Trois torpilleurs et le croiseur américain *Héléna* de 10.000 tonnes ont été coulés.

— L'île de Robiana a été également attaquée le 9 juillet par les forces aéro-navales impériales. 31 avions alliés ont été abattus et d'importants dégâts ont été causés aux dépôts de munitions.

— En Nouvelle-Guinée, de violents combats terrestres défensifs se déroulent contre les troupes américaines débarquées le 30 juin dans la baie de Nassau, et les troupes australiennes avançant dans la direction de Wau. L'aviation impériale a été très active, bombardant et mitraillant les colonnes alliées et les concentrations de matériel.

— Poursuivant ses raids de harcèlement, l'aviation japonaise a, d'autre part, attaqué par surprise la nouvelle base aérienne alliée située dans la Crique de Brooks, à 70 milles au sud-est de Port-Darwin, en Australie. 16 avions de combat et 7 bombardiers lourds ont été détruits en vol ou au sol.

Russie.

Mettant fin à une accalmie de 141 jours, les troupes allemandes ont déclenché leur grande offensive d'été dans la journée du 5 juillet, en direction d'Orel, Koursk et Bielgorod, sur un front de 250 kilomètres.

Des milliers de tanks et d'avions ont été immédiatement lancés contre les puissantes positions de défense établies par les Russes dans ce secteur. Malgré la violence des attaques allemandes et le nombre important de troupes et de matériel lancés dans la bataille, la situation sur l'ensemble de ce front n'a pas subi d'importants changements. Seules, quelques brèches ont été faites dans la journée du 8 par les chars allemands *Tigre* à travers les premières lignes de défense soviétiques, notamment dans le secteur d'Orel et de Bielgorod.

Méditerranée.

Des forces anglo-américaines, sous le commandement du Général Eisenhower, ont entrepris des opérations de débarquement sur la côte méridionale de Sicile dans la nuit du 8 au 9 juillet.

La bataille se déroule avec âpreté, les troupes étant fortement épaulées par l'aviation et la marine alliées. Une tête de pont aurait été établie à la pointe sud-est de l'île près de Sachino au prix de lourdes pertes. Gela ainsi que l'aérodrome de Catane seraient déjà aux mains des Alliés.

Deux croiseurs alliés et plusieurs transports ont été gravement endommagés par l'aviation de l'Axe.

THAILANDE

Un accord nippo-thailandais a été signé à la suite des pourparlers qui ont eu lieu le 4 juillet à Bangkok entre le Premier Tojo et le Premier Songgram.

Aux termes de cet accord, les quatre provinces malaises de Porlis, Kédah Kélantan et Trengganu, ainsi que les deux provinces des Etats Shan de Kengtung et de Mongpan, ont été incorporées dans le territoire thailandais.

GIBRALTAR

Le général Sikorsky, commandant en chef des troupes polonaises et premier ministre du Gouvernement réfugié à Londres, a trouvé la mort dans un accident d'aviation sur le territoire britannique de Gibraltar.

Le général, accompagné de plusieurs membres de son Cabinet et de l'Etat-Major polonais, se rendait à Londres, venant d'une tournée d'inspection en Moyen-Orient.

EN FRANCE

7 juillet. — Bénéficiant des colonies de vacances organisées par le Secours National, des milliers d'enfants, dont le père est ouvrier en Allemagne, quittent la région parisienne pour les provinces de l'Anjou et de la Savoie.

— Une loi récente donne une nouvelle organisation de l'enseignement agricole. Les jeunes gens et les jeunes filles, dont les parents exercent une profession agricole et qui ne poursuivent pas de hautes études, devront recevoir un enseignement agricole.

— M. Laval, recevant vendredi dernier les directeurs des journaux régionaux a déclaré : « La seule tâche du Gouvernement est d'atténuer, s'il le peut, les rigueurs présentes en s'efforçant de mettre le pays sur le chemin de sa renaissance. Son chef a devant lui mille obstacles. Pour les surmonter, tenace dans sa volonté de sauver le pays, au besoin contre lui-même, il mène son combat, de jour en jour plus ferme, plus lucide et plus certain de la voie dans laquelle il s'avance.

« J'ai toujours devant les yeux les perspectives des drames pouvant encore se produire. Je suis d'abord préoccupé du mal que la France peut encore se faire. Je ne veux pas prolonger le débat sur les erreurs passées, mais éclairer celles que je redoute pour demain.

» Comme le Maréchal, dit-il, je ne voudrais pas que la France devienne un nouveau champ de bataille, un champ de ruines. Je voudrais que nous soyons, assez nombreux, parmi les vivants, pour voir ressusciter notre pays.

» Je sais qu'une révolution est indispensable, je veux la faire. Elle se fera. Elle se fait un peu tous les jours. J'en ai accompli le premier acte le 10 juillet 1940.

» Mais elle ne s'accomplira pleinement que quand nous serons pleinement libres. »

— M. Hubert Lagardelle fait des déclarations sur l'avenir du syndicalisme et de la Charte du Travail : « Dominant les coalitions déclarées ou cachées, la force de l'action quotidienne nous permettra d'achever l'œuvre entreprise. Qu'on le comprenne bien, il y va de l'intérêt du pays ».

9 juillet. — 4.000 enfants de prisonniers vont être accueillis en Mayenne. Deux convois de 300 enfants sont déjà arrivés.

— L'Académie française a décerné un de ses prix les plus importants, le prix Antoine Girard de 70.000 francs à un de ses membres, M. Louis Madelin.

Ce prix, distribué chaque quatre ans, est réservé à un Français ayant illustré la France par ses travaux scientifiques, littéraires ou artistiques.

— Le Comité d'études pour le développement économique de la région du Poitou et des Charentes a sollicité la création d'une région économique Poitou-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Charentes qui groupera les cinq départements de la Charente, de la Charente Maritime, des Deux Sèvres, de la Vienne et de la Vendée, liés par des multiples affinités géographiques, historiques et ethniques. Créée dans les limites des anciennes provinces de l'Angoumois, du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge, la nouvelle région constituera une des meilleures assises pour édifier le destin glorieux de la France nouvelle.

10 juillet. — En accord avec la Corporation Paysanne, le Secrétaire Régional de la Jeunesse a décidé de constituer au Creusot la première unité nationale des jeunes travailleurs de seize à vingt ans. Elle comprendra cent équipiers et sera mise à la disposition du service des Ponts et Chaussées du 17 juillet au 26 septembre, pour les travaux de déblaiement et de réfection des immeubles sinistrés.

— Un décret réglementant les conditions et le fonctionnement des établissements hospitaliers vient de paraître au *Journal Officiel*. Autour de chaque centre important seront créés des centres secondaires dont l'équipement indispensable à toute médecine moderne permettra les recherches bactériologiques. De tels centres secondaires seront entourés d'hôpitaux de moindre importance dont l'équipement et l'hygiène ne saura laisser à désirer.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Silence et discipline.

Le numéro du 1er juillet du *Légionnaire du Tonkin* est paru. Il comporte les articles suivants :

Penser sainement pour construire solidement ;
Réception du Maréchal à l'Académie, par R. Kemp ;
Trois gloires de notre aviation : Dagnaux. Marin la Meslée, Jacqueline de Montfort ;
Vie de la Légion ;
Articles divers ;
Mon enfance en U. R. S. S., par Ponsino.

Nous signalons tout particulièrement l'article « Penser sainement pour construire solidement », où l'auteur rappelle le devoir de révolution individuelle et de discipline que nous imposent les circonstances :

« *Le Gouvernement seul a pouvoir, compétence et documentation nécessaire pour prendre, en pleine connaissance de cause, la décision la plus conforme aux intérêts du pays. Nous n'avons même pas à en discuter ; ce serait du temps perdu que de s'attaquer à un problème dont les données sont pour nous incomplètes. Enfin, faisons, dans notre sphère, notre métier, et laissons le Gouvernement faire le sien.*

» *Il faut travailler et construire, non épiloguer et discutailler.* »

Cette ferme et sobre discipline s'oppose avec éclat à l'incohérence dissidente.

Si les circonstances n'étaient pas si douloureusement tragiques, on serait tenté de plaisanter de ce « Comité » algérien qui prétend à la « libération » de la France par le moyen de discussions en Commission, et par l'effet de l'élection d'un « Conseil, premier essai de restauration d'un Gouvernement vraiment démocratique ».

(ACTION du 10 juillet 1943.)

Dans la forêt de Camau.

En un article pittoresque et documenté, H. Lury décrit l'œuvre de mise à valeur entreprise par la France en cette contrée.

Ces forêts redoutables, nous les avons pourtant apprivoisées, domestiquées grâce à des travaux patients, conduits avec une parfaite intelligence des forces à dominer, avec une inlassable ténacité surtout.

Les quatre divisionnaires qui gèrent ces 160.000 hectares de réserves, qui veillent sur la correcte exploitation de cinq ou six milliards de palétuviers doivent s'occuper aussi des feuilles de palmiers d'eau. On en exporte plus de 16 millions annuellement qui coûtent à Saigon de 24 à 28 piastres le mille.

Et ce n'est pas la seule façon pour un « forestier » de Camau d'occuper ses loisirs : On trouve encore inscrit à leur programme.

« Délimitation des réserves, des séries, des coupes et des coulets ; désignation des arbres à réserver ; vérification des produits exploités ; tenue de la comptabilité ; contrôle des stocks, des sorties de charbon ; préparation des terrains à reboiser ou à repeupler ; contrôle des travaux de reboisement ; répression des délits ; reconnaissances des cantons à aménager.

Les résultats sont : 300 kilomètres de canaux creusés, 2.000 hectares de reboisement, 800.000 stères de bois de feu exploités, 500.000 piastres de recettes.

Ainsi en quelques dizaines d'années, nous avons transformé ce pays : par les soins, la vigilance et le dynamisme de quelques hommes, des villes coquettes (et le projet du futur Camau est vraiment remarquable) ont remplacé les misérables bourgades ; le bac hasardeux et les passerelles pour acrobates ont cédé la place aux ponts, de fer ou de ciment ; le sentier a disparu remplacé par la route ; le marais est assaini par le canal ; la jungle recule devant la rizière.

Constructions publiques, assainissement, remblayage, électricité, eau pure, notre effort a été immense.

Nous voulons faire encore mieux. La tâche requiert des hommes de foi, qui, profitant de l'expérience du passé, se donneront à l'œuvre magnifique. Ces « missionnaires », la France les trouve toujours à son commandement. La veine qui les fournit ne s'épuise jamais.

J'ai vu, lors de mon bref séjour à Bac-lieu, l'équipe de la province. Je suis témoin que les fonctionnaires qui la composent ont tous le sentiment d'accomplir une grande œuvre, et s'y donnent sans marchander.

(L'OPINION du 16 juin 1943.)

LA VIE INDOCHINOISE

Du 5 au 11 juillet 1943.

Construction à l'Hôpital René-Robin d'un pavillon réservé au traitement des tuberculeux.

Hanoi. — Le Service de l'Inspection générale de l'Hygiène et de la Santé Publiques a mis au point le plan de construction d'un pavillon de 400 lits qui sera élevé à l'hôpital René-Robin et permettra le traitement des tuberculeux dans les meilleures conditions.

Mesures en faveur des O. S., O. N. S. et du personnel d'encadrement et accompagnement, candidats aux emplois administratifs.

Hanoi. — La Presse souligne l'importance des avantages accordés par l'arrêté du 31 mai aux O. S.,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

O. N. S. et au personnel d'encadrement et d'accompagnement, candidats aux emplois administratifs, et commente la portée de ce geste de collaboration franco-indochinoise.

Institution d'un cours de préparation au concours de Saint-Cyr.

Dalat. — Ce cours sera ouvert du 1er juillet à fin septembre dans les locaux du lycée Yersin.

Le Gouverneur Général à Saigon.

Saigon. — L'Amiral et Mme Jean Decoux ont quitté Dalat le 4 dans l'après-midi pour Saigon. En cours de route, le Chef de la Fédération s'est arrêté quelques instants sur les chantiers de l'usine que construit la Société d'Exploitation des résines du Haut-Donnaï. A Djiring, il a visité les extensions provisoires apportées à l'hôpital du chef-lieu.

Le 6 juillet, accompagné du Gouverneur de la Cochinchine, et du sous-directeur des Douanes, l'Amiral est allé visiter les chantiers et ateliers de la flottille des Douanes.

Les remerciements du Secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies, à la suite de l'envoi d'un million pour les populations du Creusot.

Hanoi, 5 juillet. — Le Gouverneur a reçu du Secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies un message de remerciements pour le don généreux d'un million de francs destiné au Creusot.

Distribution des prix.

Vientiane, 7 juillet. — Rénovant une tradition interrompue depuis cinq ans, une distribution solennelle des prix aux élèves du collège Pavie a eu lieu le 4 juillet au Théâtre Laotien, sous la présidence du Résident Supérieur au Laos.

Le Gouverneur Général dans le Sud-Annam.

Nha-trang, 8 juillet. — Au cours de sa tournée d'inspection dans le Sud-Annam, l'Amiral Decoux a inauguré à l'Ecole Supérieure d'Education Physique de Phan-thiêt la deuxième tranche des bâtiments définitifs et a assisté ensuite aux démonstrations sportives exécutées par les élèves et moniteurs de l'Ecole.

Après une inspection en baie de Cam-ranh, le Gouverneur Général s'est rendu à Nha-trang. En cours de route, il s'est arrêté au domaine de l'Institut Pasteur à Suôi-dau, où il a déposé une gerbe de fleurs sur la tombe du docteur Yersin.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES

TONKIN

Annie-Marguerite, fille de M. Georges Sirven et de Mme, née Andrée-Marguerite-Madeleine Bonard (2 juillet 1943).

Pierre-Jean-Marie, fils de M. Dominique-Marie-Etienne Cristiani et de Mme, née Marie-Françoise Grasiani (3 juillet 1943).

Nicole-Claude-France, fille de M. Léon-Félix-André Puyt et de Mme, née Christiane-Emma Jeannin (4 juillet 1943).

Célestine-Léoni, fille de M. J. Léoni (6 juillet 1943).

Michel-Alain, fils de M. Jean-Pierre Mazillier et de Mme, née Gautier (7 juillet 1943).

Georgette-Michèle, fille de M. Paul-Gaston Porché et de Mme, née Rieupet (8 juillet 1943).

Jean-Georges-Christian, fils de M. Yves-Jean-Albert Liacre et de Mme, née Hoffman (10 juillet 194').

COCHINCHINE

François-Désiré, frère de Violette et Lisette Savaradin (2 juillet 1943).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Thai-van-Kiem avec Mlle Marthe Briand.

TONKIN

M. Gaston-Emile-Louis Autrusseau avec Mlle Antelmine-Marie-Paule Léaubie.

COCHINCHINE

M. Jean Wilkin avec Mlle Paoli.

MARIAGES.

TONKIN

M. Claude Mounnard avec Mlle Marie Bouquesne (8 juillet 1943).

M. Nguyen-cuong-Kinh avec Mlle Dang-thi-Kim (9 juillet 1943).

COCHINCHINE

M. Jean Ramelli avec Mlle Jeannine Valette (5 juillet 1943).

M. Jean-Alfred de Giry avec Mlle Alice Arborati (6 juillet 1943).

DÉCÈS

TONKIN

Mlle Renée Lafosse (3 juillet 1943).

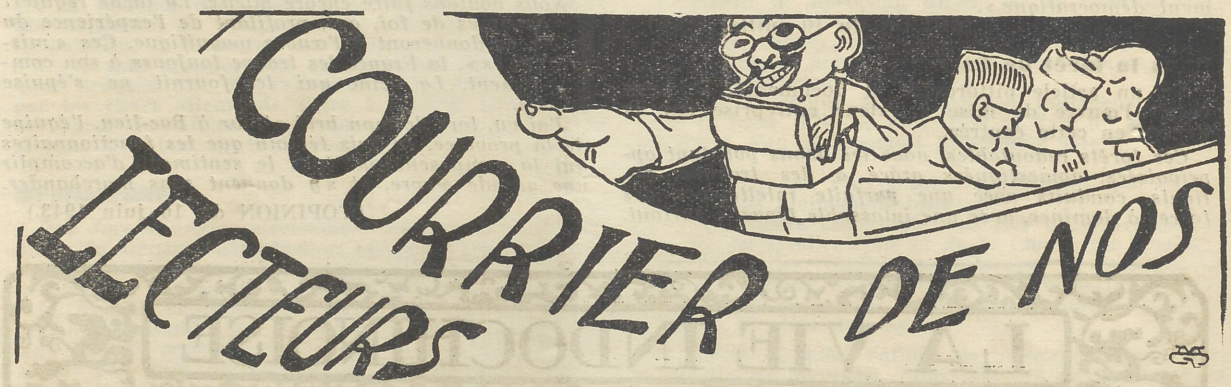
M. Nguyen-van-Dat (3 juillet 1943).

Mme Anna Nguyen-ngoc-Uyen née Nguyen-thi-Hien (9 juillet 1943).

M. Nguyen-dinh-Sinh (11 juillet 1943).

COCHINCHINE

M. Antoine Thibert (4 juillet 1943).



~ **M. J. Verneuil, Hanoi.** — Vous nous écrivez :

« Ce ne sont pas les Services Agricoles et l'Institut des Recherches Agronomiques qui travaillent sous ma direction pour la sélection de l'abrasin, mais c'est exactement le contraire.

» D'autre part, le port autonome d'Haiphong n'existe plus depuis plusieurs années. J'ai été délégué par la Chambre d'Agriculture à ce Conseil d'administration depuis sa fondation en 1927, je crois, jusqu'à la dissolution en mai 1939. »

Nous prenons note de ces deux erreurs, dont nous nous excusons vivement.

~ **M. Pham-ngoc-An à Nha-trang.** — Voici les renseignements que vous nous avez demandés :

L'émission horaire de l'Observatoire de Phu-liên se fait régulièrement chaque jour à 03 heures

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

T. M. G. c'est-à-dire 11 heures actuelles d'Indochine, sur 37 m. 75 et également sur 600 mètres, mais elle est probablement difficile à prendre sur cette dernière longueur d'onde, vu la distance.

~ **H. C..., Saigon.** — Vous avez raison, quant au fond, cher lecteur, mais nous nous permettons de vous conseiller cependant un peu plus de modération. Il ne faut tout de même pas être Révolution Nationale jusqu'à l'oubli des principes élémentaires de la civilité.

~ **Abonné 378 à Lang-son.** — Votre désir sera bientôt exaucé, cher lecteur. Le tome IV des « Paroles du Maréchal », groupant les messages du Chef de l'Etat de mai 1942 à juin 1943 est en cours d'impression, par les soins du Gouvernement général. Il paraîtra vraisemblablement en septembre prochain.

~ **M. G... à Hué.** — Voici une bonne recette contre les « chronophages », ce genre d'individus qui ne semblent avoir d'autre but que de vous faire perdre votre temps en vous « tenant la jambe » pendant des heures.

Prenez un air entendu et, interrompant votre interlocuteur, proférez lentement, d'une voix grave, empreinte de la conviction la plus profonde, cette phrase : « Certes, Monsieur, mais il est des circonstances dans la vie où un homme, quelqu'intelligent qu'il soit, n'en obtempère pas moins à des raisons, qui, bien qu'aléatoires, n'en ont pas moins une valeur réelle, intrinsèque et absolue ».

Essayez et vous verrez. En général l'interlocuteur, le souffle coupé, vous regarde quelques secondes avec une extrême attention, et une inquiétude manifeste, puis prend congé rapidement.

Il est vrai qu'il y a les superchronophages qui vous diront : « Oui, c'est vrai... mais » et qui enchaîneront.

Contre ceux-là, il n'y a qu'une seule arme de défense : le pétard de dynamite.

Les Livres

I. — Deuxième anniversaire de la Légion des Combattants et des Volontaires de la Révolution Nationale (30-8-42).

(Une brochure de 116 pages, en vente à l'I. D. E. O. et au siège des Unions locales de la Légion, 2 piastres.)

Cet opuscule est un témoignage. Il atteste la vitalité de la Légion qui groupe plus de 6.000 hommes dans toute l'Indochine, et qui en moins de vingt mois, a recueilli plus de 15 millions de francs — chiffre aujourd'hui largement dépassé — pour le Secours National.

Accompagnée d'un abrégé de l'Histoire de la Légion, cette plaquette donne une vision rétrospective fort intéressante de l'activité de ce groupement depuis sa fondation.

Tout Légionnaire y trouvera définis ses devoirs. Son objectivité contribuera à répandre dans les milieux sympathisants ou indifférents, des idées exactes sur la mission de la Légion.

II. — La Carrière héroïque de Marchand

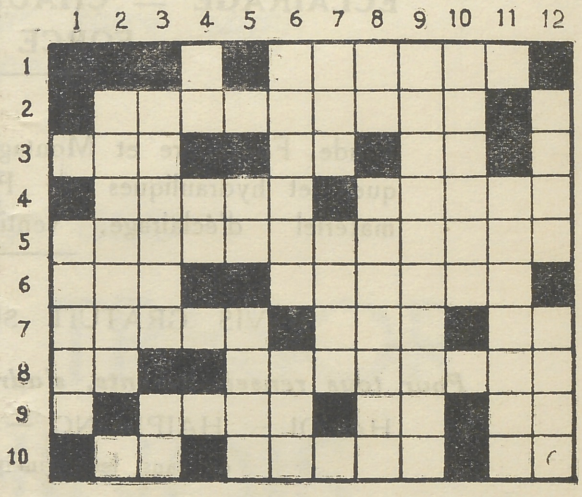
La Carrière héroïque de Marchand, par A. Agard, retrace la vie de ce grand Français dont le professeur Comby a rappelé récemment la lucidité et le courage.

15 piastres l'exemplaire numéroté, vendu au profit du Secours National.

MOTS CROISÉS N° 120

Horizontalement.

1. — Se dit d'un appendice.
2. — Philosophe, né dans la Thierrache.
3. — Grimpeur — S'applique à un savant en langage populaire — Deux lettres de sbire.
4. — Ville du Nouveau Monde où l'on trouve des ruines indiennes importantes — Magistrat.
5. — Pays de Stendhal.
6. — Chanté par un grand poète — Imites.
7. — Pâle — Arbre — Possessif.
8. — Manifestation ovine — Sculpteur.
9. — Pays de Judée — Deux lettres de sbire — Indique l'intimité.
10. — Poids — Poils raides — Initiale d'un des premiers partisans du parlementarisme.



Verticalement.

1. — Sol.
2. — Désigne une artère.
3. — Ville de l'Amérique du Sud — En matière de.
4. — Dérive du mot homme — La moitié.
5. — Monnaie — Non loin des Andelys.
6. — Cher à Brillat-Savarin — Préfixe indiquant la crudité.
7. — Terme d'hippologie — Nom célèbre de la guerre.
8. — Deux lettres de stuc — Fils d'une Egyptienne adopté par son grand-père.
9. — S'est préoccupé il y a plus d'un siècle de l'embouteillage matinal.
10. — Membre d'une famille peu tranquille.
11. — A une influence désastreuse sur l'intelligence de son prochain.
12. — Port — Ville sainte et commerce d'ivoire.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 119

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	L	U	L	L	E	■	M	O	A	B	■	■
2	U	■	■	O	■	N	O	U	N	O	U	■
3	T	R	I	O	S	O	N	■	E	P	T	E
4	R	A	■	R	O	R	T	E	■	P	E	G
5	I	■	C	I	U	D	A	D	■	■	L	E
6	N	O	■	N	L	■	R	U	E	L	L	E
7	■	L	■	G	O	R	G	E	Z	■	E	■
8	I	L	S	■	U	■	I	N	E	S	■	C
9	L	U	I	■	Q	■	S	S	■	O	I	L
10	O	R	■	O	U	I	■	■	A	L	O	I
11	F	E	R	N	E	S	■	S	T	E	N	O

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

Toutes les applications de l'électricité :

ÉCLAIRAGE — CHAUFFAGE — VENTILATION
FORCE MOTRICE

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

DEVIS GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

Société Anonyme au Capital de 95.000.000 de francs

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques.

VENTILATEURS PORTATIFS ET DE PLAFOND
MOTEURS ET DYNAMOS POUR TOUS USAGES

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs.
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

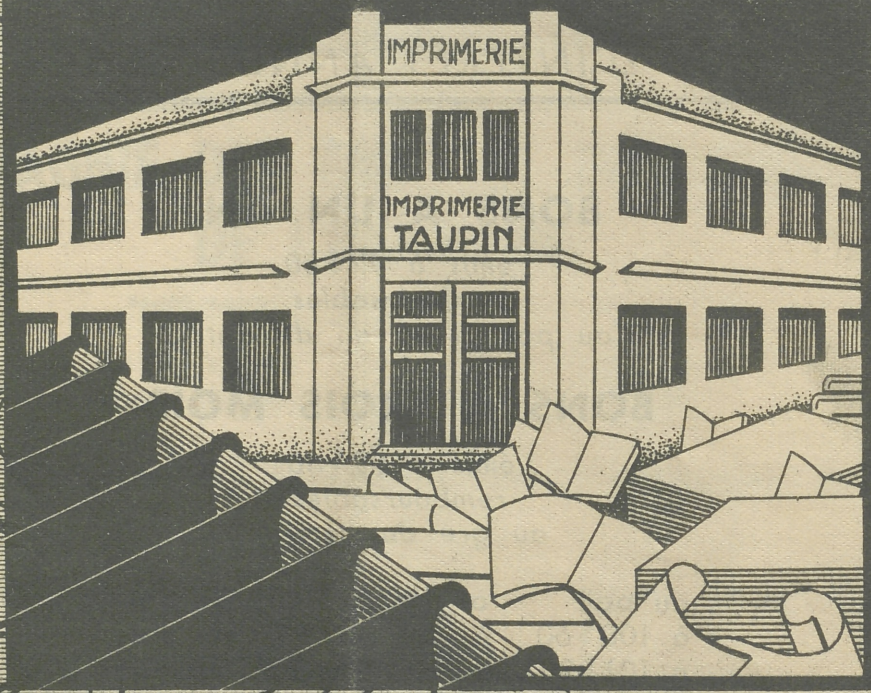
émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50 - 100 - 1.000 - 10.000 et 100.000 piastres.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

IMPRIMERIE TAUPIN & Cie



Nevers - Rue Auxillien Fromont
Téléphone : 147 - 148

P. MAU

Université Côte d'Azur. Bibliothèques